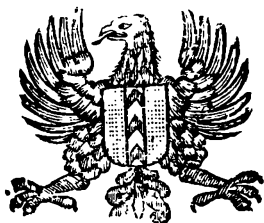
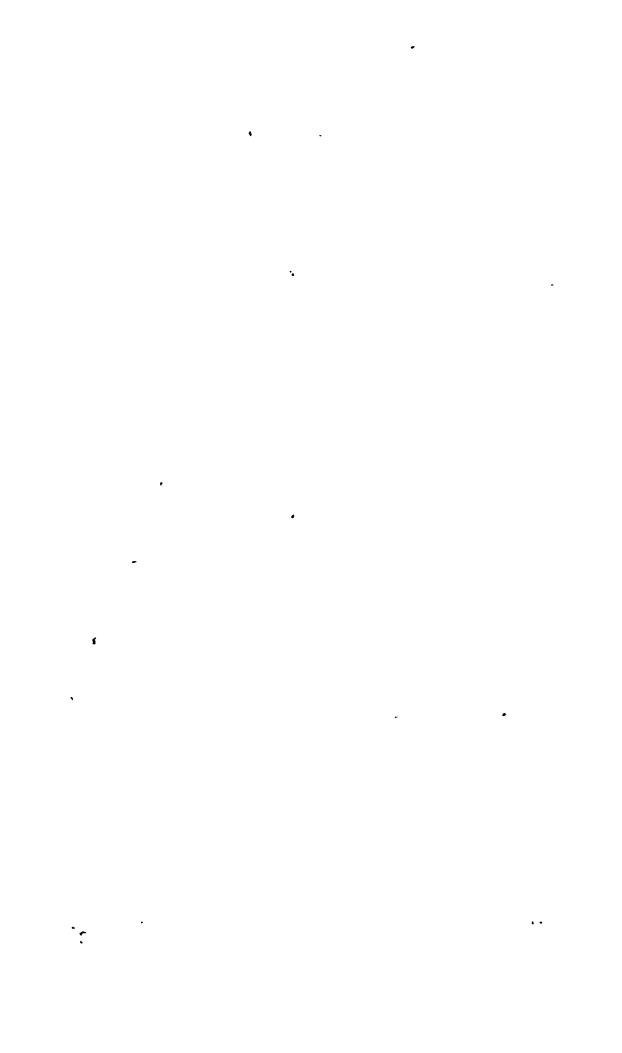


N O U V E A U
J O U R N A L
HELVÉTIQUE,
O U
ANNALES LITTÉRAIRES
E T P O L I T I Q U E S
DE l'Europe , & principalement de la Suisse
D E D I É A U R O I.

—
A O U T 1778.
—



A N E U C H A T E L ,
De l'imprim. de la Société Typographique





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.



PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Histoire de l'Amérique, par Robertson, tome IV. Suite.*

L'AUTEUR, après avoir, dans son troisième volume, donné l'histoire de la conquête du Mexique & du Pérou, destine celui-ci d'un côté à examiner quelles étaient, à cette époque, les institutions & les mœurs des peuples qui habitaient ces deux vastes contrées du nouveau monde; & de l'autre, à tracer un tableau du gouvernement actuel des colonies espagnoles : sujets très-intéressans qui, jusqu'à lui, n'avaient point été traités avec tout le soin qu'ils méritent, & dont la discussion a dû exiger beaucoup

plus de travail que le simple récit des faits. On voit, par le grand nombre de notes dont le texte de ce volume est accompagné, jusqu'à quel point M. Robertson a poussé ses recherches à l'un & à l'autre égard, en vue de rassembler tout ce qu'on peut connaître de plus curieux & de mieux avéré sur l'état ancien & moderne de ces peuples. Et afin de ne rien omettre de tout ce qui doit entrer dans le plan de l'ouvrage qu'il a entrepris, on trouve dans ce même volume une description abrégée des autres pays que l'Espagne possède en Amérique, comme le Chili, la Californie, &c.

Quoique le Mexique & le Pérou aient pu être envisagés en général comme des pays policés, en comparaison des autres contrées du nouveau monde, leurs habitans étaient cependant très-inférieurs à cet égard aux nations civilisées de l'ancien continent, puisqu'ils ne connaissaient point l'usage des métaux utiles, & qu'ils n'exerçaient presque aucun empire sur les animaux qui peuvent aider l'homme dans ses travaux domestiques.

Pour ce qui concerne le Mexique en particulier, on ne peut en connaître qu'imparfaitement les institutions & l'ancien gouvernement. Cortez & les aventuriers rapaces qui l'aiderent à en faire la conquête,

n'avaient ni assez de loisir, ni assez de capacité pour s'occuper de l'histoire civile & naturelle de ce pays-là. Ils ne s'étaient proposé qu'un seul but, celui de s'enrichir de ses dépouilles. D'ailleurs, les premiers missionnaires qu'on y envoya, envisageant comme des objets d'idolatrie les peintures, à l'aide desquelles les Mexicains conservaient la mémoire des événemens passés, crurent devoir les détruire pour faciliter leur conversion; enforte qu'il n'est resté qu'une très-petite partie de ces hiéroglyphes. Si l'on s'en rapporte à la tradition de ces peuples, leur empire n'est pas fort ancien, & ne remonte guere au-delà de trois siècles. Ce pays, après avoir été d'abord habité par de petites tribus indépendantes, fut ensuite occupé par un peuple plus civilisé, qui vint s'y établir des côtes de la Californie, & qui s'étant emparé des plaines contiguës à un grand lac, bâtit la ville de Mexico. Le gouvernement monarchique s'y établit; & lors de l'invasion des Espagnols, Montezuma était le neuvième souverain du Mexique, non point par droit héréditaire, mais par élection. Les preuves des progrès de ses sujets dans la civilisation, se tirent des faits suivans.

A l'époque dont on vient de parler, le droit de propriété était pleinement établi

parmi eux ; on y distinguait les biens fonds , des biens meubles , ce qui n'avait point lieu chez les autres nations sauvages. On voyait dans le Mexique plusieurs grandes villes tres-peuplées. Leurs habitans étaient partagés selon leurs rangs & leurs professions ; il y avait , comme en Europe , des nobles & des roturiers , des seigneurs de terres & des serfs ; le régime féodal s'y exerçait. L'ambition de Montezuma avait rendu absolue l'autorité du souverain , limitée auparavant par les privilèges de la noblesse ; & dès ce moment , il gouverna avec ce faste & cette magnificence dont les Espagnols furent si étonnés. Ils ne durent pas moins l'être en observant dans cette monarchie divers traits d'un gouvernement bien réglé & d'une police singulière ; des couriers établis de distance en distance , pour porter des avis d'une partie de l'empire à l'autre ; la construction d'une capitale au milieu d'un lac , avec des chaussées & des aqueducs ; un grand nombre d'hommes préposés pour tenir les rues propres ; des feux distribués pour les éclairer pendant la nuit ; des guets , des patrouilles , &c.

Pour ce qui concerne les arts & leurs progrès , on voit par le petit nombre de monumens qui existent encore par rapport à la peinture & à l'orfèvrerie , que l'idée

qu'ont voulu en donner les premiers conquérans de ce pays-là, était très-exagérée ; & l'on se convaincra du peu d'habileté des artistes en ces deux genres , par l'inspection de la planche gravée , que l'auteur a ajoutée à cette partie de son ouvrage. Mais ces mêmes figures informes qu'on y trouve représentées , deviennent précieuses lorsqu'on les considère comme destinées à conserver la mémoire des faits les plus importants de l'histoire de ces peuples.

Une particularité qui mérite d'être observée, c'est la manière dont ils supputaient les tems. Ils divisaient l'année en dix-huit mois de vingt jours chacun , ce qui faisait trois cents soixante jours ; mais ayant remarqué que le soleil n'achevait pas son cours dans ce tems-là, ils ajoutaient cinq jours surnuméraires à chaque année ; & comme ces jours n'appartenaient à aucun des mois, ils les passaient dans les diversifemens & les plaisirs. Tels sont les principaux traits qui peuvent servir à prouver la civilisation des Mexicains ; mais il en est d'autres en grand nombre , qui établissent également à combien d'égards ils étaient encore barbares. Ils vivaient dans une guerre continuelle avec les tribus sauvages leurs voisines. Tous les prisonniers étaient sacrifiés indistinctement & dévorés. Lorsque

8. JOURNAL HELVETIQUE.

L'empereur ou quelque personne de distinction venait à mourir, on choisissait plusieurs de ses domestiques qui étaient égorgés & mis dans le même tombeau. L'agriculture était très - imparfaite chez ces peuples. Cortez, en pénétrant dans le Mexique, eut souvent peine à faire subsister sa petite troupe. D'ailleurs, cet empire ne paraît pas avoir été aussi vaste, à beaucoup près, que les historiens espagnols ont voulu le représenter. Tlascala, qui n'était qu'à vingt lieues de la capitale, était une république indépendante & ennemie. Il y avait peu de communication d'une province à l'autre, point de grands chemins entretenus. La seule monnaie dont ces peuples fissent usage dans leur commerce, était des fèves de cacao. Leurs villes, quoique grandes & peuplées, étaient très-mal & très-irrégulièrement bâties. Le grand temple de la capitale, qui passait pour le plus magnifique du nouveau monde, & au haut duquel on montait, dit-on, par un escalier de cent quatorze marches, n'était qu'une masse de terre solide, de figure quarrée, & revêtue en partie de pierre. Quant aux autres édifices publics, comme il n'en reste, & depuis long-tems, aucun vestige, on peut en conclure qu'ils étaient construits avec aussi peu de solidité que de magnificence. On ne doit cependant

pas être surpris que les premiers auteurs qui ont écrit sur le Mexique , soient allés au-delà du vrai à plusieurs égards. Les aventuriers dont ils tenaient ces détails , avaient intérêt à les enfler , & ne jugeaient des Mexicains que par comparaison avec les tribus sauvages du nouveau monde. Mais nous ne devons pas omettre ce que notre auteur dit de leur religion. Elle formait chez ces peuples un système régulier , avait ses prêtres , ses temples , ses victimes , ses fêtes , était cruelle & atroce. Les divinités , armées de la terreur & de la vengeance , n'étaient représentées que sous des figures effrayantes. On n'approchait jamais de leurs autels sans répandre du sang. Les sacrifices humains passaient pour leur être les plus agréables. Ainsi donc , dit M. Robertson , les mœurs du peuple du nouveau monde , le plus policé & le plus industrieux , étaient les plus féroces ; & la barbarie de quelques-unes de ses coutumes surpassait celle des peuples les plus sauvages.

A la description du Mexique , que nous venons d'analyser , succède celle du Pérou , qui n'est pas moins intéressante , mais sur laquelle nous nous étendrons peu , parce que ce pays est généralement mieux connu.

Les Péruviens prétendaient qu'à l'époque de la conquête , cet empire subsistait depuis

quatre cents ans, sous douze monarques successifs; mais comme ils ignoraient l'art de l'écriture, & que leurs *quipos* ou nœuds de différentes couleurs, servaient plutôt pour le calcul que pour transmettre la mémoire des faits, leur histoire ne peut être fondée que sur la tradition, & devient par cela même très-incertaine. On fait cependant que ces peuples ne différaient en rien des autres nations sauvages, lorsque Mango-Capac & sa femme Mama-Ocollo, personnages extraordinaires, dont on ignore l'origine, se rendirent chez eux pour les instruire. Connaissant la vénération des Péruviens pour le soleil, ils s'annoncerent comme les enfans de cet astre, envoyés pour les gouverner par son autorité. Ils leur enseignèrent plusieurs arts utiles. La multitude les crut; on les envisagea comme des êtres d'un ordre supérieur; on se soumit à eux. L'Inca prit tout à la fois le titre de messager du ciel & de législateur; & tout le système du gouvernement civil se trouva ainsi fondé sur la religion. Par-là, son autorité devint absolue & illimitée; on lui obéissait sans résistance; & même tous les crimes étaient punis de mort, parce qu'on les envisageait comme des insultes faites à la divinité. Mais il faut observer que leur dévotion étant dirigée vers cet astre glo-

rieux, source de la lumiere, de la fertilité & de la joie, les rits & les cérémonies qui se rapportaient à cette divinité bienfaisante, portaient un caractère d'innocence & d'humanité. La lune & les étoiles lui étaient associées. On ne leur offrait qu'une partie des fruits de la terre & quelques ouvrages de l'art. Les souverains, assurés du respect de leurs sujets, cherchaient à imiter l'Être dont ils prétendaient tirer leur origine. On ne vit jamais parmi eux, ni tirant, ni révolte contre le prince régnant. S'ils conquièrent quelques pays voisins & agrandirent leur empire, d'abord peu étendu, ils ne profitèrent de leurs victoires que pour enseigner aux vaincus la religion de leurs nouveaux maîtres, & les faire jouir des mêmes avantages que leurs autres sujets.

Les terres étaient partagées en trois portions. La première appartenait au soleil, & son produit s'appliquait à des usages religieux. La deuxième étoit à l'Inca & servait au soutien du gouvernement. La troisième, beaucoup plus considérable que les deux autres, avait pour objet l'entretien du peuple, & était répartie selon le nombre & les besoins de chaque famille.

L'inégalité des conditions avait lieu dans cet empire, les arts nécessaires & ceux de luxe y étaient exercés avec plus de succès

qu'au Mexique ; l'agriculture sur-tout, & les enfans du soleil, pour encourager leurs sujets à s'y appliquer, cultivaient de leurs mains un champ près de la capitale. Les temples, les palais nombreux qu'on voyait dans le Pérou, méritent encore d'être remarqués ; & les ruines qui existent aujourd'hui, attestent la vérité de ce que les historiens espagnols rapportent de leur grandeur & de leur magnificence. Le temple de Pachamac, avec le palais de l'Inca & la forteresse, formaient ensemble un édifice de plus de demi-lieue de circuit. Deux chemins publics, établis de Cusco à Quito, avaient plus de cinq cents lieues de longueur. L'un traversait les montagnes dans l'intérieur du pays, & l'autre les plaines situées le long de la côte. Des ponts de cordes servaient pour passer les torrens les plus rapides ; on ne saurait y en construire d'autres, qu'avec beaucoup de difficultés. Les Péruviens tiraient leur or du lit des rivières, & l'argent, de quelques mines. Ils avaient même l'art d'affiner ce dernier métal, & de fondre le minerai à l'aide du feu ; ce qui l'avait rendu très-commun parmi eux. On admire plusieurs de leurs ouvrages ; mais, plutôt eu égard à la grossièreté des outils dont ils se servaient, que pour leur propreté & leur délicatesse.

Cependant la civilisation de ces peuples était encore bien imparfaite, lorsqu'ils changèrent de maîtres. Cusco était la seule ville qu'il y eût dans tous le domaine de l'Inca. Les professions se trouvaient confondues, & le commerce très-borné. Leur défaut le plus remarquable & le plus funeste, c'est qu'ils n'étaient nullement belliqueux. Au lieu de se défendre contre les Espagnols, comme les autres peuples de l'Amérique, ils se laissèrent subjuguier presque sans résistance; ils perdirent même par leur timidité l'occasion d'exterminer leurs cruels oppresseurs. La douceur des mœurs & du climat pouvait les avoir ainsi énervés; & l'on observe encore aujourd'hui, que leurs descendants sont les plus lâches & les plus timides de tous les Américains.

L'auteur, après avoir ainsi traité de l'état ancien du Mexique & du Pérou, passe à la considération des autres pays que les Espagnols possèdent dans l'Amérique. Il a cru, & avec raison, pouvoir se dispenser de raconter en détail la manière dont ils furent conquis, ce qui arriva au commencement du seizième siècle, pour la plupart d'entr'eux, au moyen des flottes équipées par des particuliers, chez qui l'on observe toujours la même intrépidité, la même soif des richesses, & la même capacité pour surmonter

les obstacles qui caractérisèrent les Espagnols dans les entreprises de ce genre. En commençant donc par les contrées adjacentes aux deux grandes monarchies qu'il vient de décrire, M. Robertson observe d'abord que la juridiction du vice-roi du Mexique s'étend aujourd'hui sur plusieurs régions qui ne faisaient point partie de cet empire. Telles sont les provinces de Cinaloa & de Sonara, situées sur la côte orientale de la mer Vermeille, & les royaumes immenses de la nouvelle Navarre & du nouveau Mexique. Ces régions occupent la partie la plus délicieuse de la zone tempérée ; leur sol est fertile ; elles communiquent avec l'océan Pacifique ou avec le golphe du Mexique. Les Espagnols les ont subjuguées plutôt qu'ils ne les occupent ; mais ce qui ne peut que les inviter fortement à aller s'y établir, c'est la richesse des mines qu'on y trouve, & qui ne manquera pas d'en accélérer & d'en augmenter la population.

Notre auteur rapporte à ce sujet un fait récent, encote peu connu en Europe, & qui lui paraît mériter beaucoup d'attention. Les Espagnols, dit-il, fixés en petit nombre dans les provinces de Cinaloa & de Sonara, étaient depuis long-tems exposés aux déprédations de quelques tribus sauvages. Leurs courses devinrent si fréquentes

en 1765, que ces nouveaux colons demanderent au marquis de Sainte - Croix, vice-roi du Mexique, des troupes suffisantes pour chasser ces sauvages des montagnes où ils se retiraient. Ce vice-roi ne pouvant, dans l'état où se trouvait le trésor public, leur fournir aucun secours, engagea des marchands à avancer 200,000 piastras pour subvenir aux frais de l'expédition. La guerre fut conduite par un officier intelligent ; & après avoir duré pendant trois ans, à cause de la peine qu'on eut de poursuivre les sauvages dans des lieux presque impraticables, elle se termina en 1771, par leur entière soumission. Dans le cours de cette guerre, les Espagnols pénétrèrent dans des pays qu'ils ne connaissaient point encore, & découvrirent des mines dont la richesse étonna ceux même qui avaient fouillé les autres montagnes du nouveau monde. Ils rencontrèrent à Cineguilla, dans la province de Sonora, une plaine de quatorze lieues d'étendue, dans laquelle ils trouverent à seize pouces de profondeur, des grains d'or dont quelques - uns pesaient neuf marcs. On en envoya un en Espagne, pour être déposé dans le cabinet du roi, lequel était à vingt-deux carats, & pesait seize marcs quatre onces & quatre gros. Ces grains étaient en si grande quantité, qu'en peu de tems, &

avec l'aide de quelques laboureurs, les Espagnols en amassèrent pour mille marcs, sans se donner la peine de laver la terre qu'ils avaient enlevée, & qui était si riche, que des personnes intelligentes supputèrent qu'elle pouvait donner un million de piastras. Cette découverte fut cause qu'avant la fin de 1771, plus de deux mille personnes vinrent s'établir à Cinaguilla, sous la conduite de quelques magistrats & de plusieurs ecclésiastiques. Comme on a trouvé d'autres mines peu inférieures à celles-là dans différens lieux des provinces dont nous parlons, il y a toute apparence qu'après avoir été long-tems négligées par les Espagnols, elles ne tarderont pas à devenir très-florissantes.

La péninsule de Californie, située de l'autre côté de la mer Vermeille, n'est point peuplée, quoique le climat en soit très-beau. Vers la fin du dernier siècle, les jésuites se rendirent dans cette province négligée, civilisèrent les habitans grossiers, & acquirent un empire aussi absolu que dans leurs missions du Paraguay. Pour que la cour d'Espagne ne se méfiât pas de leurs vues, ils eurent soin de dépriser ce pays-là, son sol, ses productions, & d'affirmer que leur zèle pour le salut des âmes avait pu seul les engager à s'y établir. Mais après leur expulsion,

la

la cour suspectant à bon droit la pureté des intentions de ces religieux, a chargé un homme habile de visiter la péninsule, où il a trouvé une pêcherie de perles très-bonne, des mines d'or qui promettent beaucoup, & un sol qui, dans bien des endroits, peut être cultivé avec avantage.

Les provinces de Yucatan & de Honduras, situées à l'orient du Mexique, sont principalement connues par le bois de Campêche, qu'elles produisent en très-grande abondance, & dont il se fait une consommation prodigieuse en Europe. Les Espagnols ont possédé seuls pendant long-tems cette riche branche de commerce; mais les Anglais, devenus leurs voisins par la conquête de la Jamaïque, entreprirent de le partager avec eux; & la cour de Madrid avait été forcée par les circonstances de tolérer leur établissement dans le cœur de ses domaines. Elle a cependant trouvé récemment un moyen d'en empêcher l'effet. Ayant observé que le bois qui croît sur la côte occidentale de Yucatan est supérieur à celui qui vient des terrains marécageux, où les Anglais se sont placés, la cour en a encouragé la coupe & permis l'importation en Espagne, sans payer aucun droit; ce qui a fait tomber presque entièrement le commerce que ces derniers faisaient du

même bois dans la baie de Honduras.

Le Chili est la province la plus considérable de celles qui dépendent de la vice-royauté du Pérou. Diegue-Almagro en entreprit la conquête. Pierre de Valdivia la continua. Il fut défait par les naturels du pays, qui se défendaient avec le plus grand courage. Son lieutenant sauva les débris de l'armée. Les Espagnols ont fournis peu à peu tout le plat pays le long des côtes, tandis que les montagnes sont encore occupées par des tribus formidables, avec qui ils vivent dans une guerre presque continuelle. Le climat du Chili est le plus délicieux du nouveau monde. La fertilité du sol y répond parfaitement. Toutes les productions de l'Europe y réussissent au mieux; les animaux qu'on y transporte se multiplient & s'améliorent. On y trouve enfin une grande quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb. Cependant cet excellent pays est mal peuplé, & assez négligé par les Espagnols. L'une des principales causes est que, pendant plus de deux siècles, l'Espagne n'a commercé avec les colonies du sud que par le moyen des flottes qu'elle envoyait à Porto-Bello, d'où les marchandises passaient à Panama & dans le Pérou; en sorte que les Espagnols du Chili ne pouvaient les tirer que de la seconde main & à haut prix. Mais

comme depuis quelques années la cour a établi un commerce direct avec ces mêmes colonies, par des vaisseaux qui doublent le cap Horn, les choses ne tarderont pas à changer de face en faveur du Chili, qui pourra devenir par ses productions naturelles, comme le grenier du Pérou & des provinces voisines.

Celles de Tucuman & de Rio de la Plata confinent avec le Chili vers l'orient. Elles se divisent en deux parties, l'une au septentrion, l'autre au midi de la riviere de la Plata. On fait que les jésuites avaient leurs fameuses missions dans la premiere; & comme les cours de Madrid & de Portugal sont actuellement en différend touchant ses limites, notre auteur renvoie ce qu'il aurait à en dire, au volume de son ouvrage où il traitera de l'Amérique portugaise. Quant à la seconde, les Espagnols n'y ont qu'un seul établissement considérable, celui de Buenos-Ayres. Cette province n'est autre chose qu'une plaine immense, où l'on ne trouve presque point d'arbres; mais qui, arrosée par un grand nombre de rivières, offre une verdure perpétuelle. C'est là que se sont si prodigieusement multipliés les bestiaux qu'on y avait transportés d'Europe, qui sont devenus sauvages, & dont les cuirs forment aujourd'hui un objet de commerce considé-

nable. La situation de ce pays le rend très-propre pour trafiquer en contrebande avec le Pérou; & il paraît que la cour d'Espagne s'occupe aujourd'hui des moyens d'y mettre obstacle.

Tous les autres pays que l'Espagne possède en Amérique, à l'exception des isles, sont divisés en deux grandes parties; le royaume de Terre-ferme & le nouveau royaume de Grenade. Le premier, où se trouvent Porto-Bello & Carthagene, est suffisamment connu; notre auteur observe que le second, qui est très-élevé au-dessus du niveau de la mer, a des mines d'or & de différentes pierres précieuses; qu'il se peuple successivement, & que le commerce & l'agriculture commencent à s'y exercer avec succès.

II. *Observations sur la constitution militaire & politique des armées de S. M. Prussienne, avec quelques anecdotes de la vie privée de ce monarque. En Suisse, 1778, chez les libraires associés.*

Le titre de cet ouvrage annonce le double but que l'auteur s'est proposé en le publiant. On y trouve en effet un tableau exact & détaillé de ce système militaire, de cette discipline qu'on admire & qu'on s'efforce d'imiter dans le reste de l'Europe;

précédé de celui de l'emploi que fait faire de son tems le monarque qui remplit aujourd'hui le trône avec tant de gloire. L'un & l'autre décelent au premier coup-d'œil, dans cet auteur anonyme, un militaire philosophe & bon observateur, & doivent exciter également la curiosité. Mais comme le premier objet a déjà été présenté, quoiqu'avec moins d'exactitude, dans quelques ouvrages, nous nous attacherons au second, qui nous a paru mériter une attention particuliere.

L'auteur commence par décrire par quels degrés la puissance de la maison de Brandebourg est parvenue au point où elle se trouve. Sous le regne du grand électeur, dit-il, cette maison commença à jouer un grand rôle en Europe. Son fils Frédéric, premier roi de Prusse, fut principalement occupé à soutenir le faste de cette dignité. Frédéric Guillaume suivit à pas de géant le chemin que le grand électeur, son aïeul, lui avait tracé. Il forma un système militaire inconnu en Europe jusqu'à lui; il établit cette discipline excellente, & ce mécanisme merveilleux qui en lie si fortement toutes les parties. Frédéric II, qui regne aujourd'hui, est entré en homme supérieur, dans les vues de son pere. Quoiqu'il ait fait successivement des augmenta-

tions très-considérables dans son militaire, il a suivi, sans y rien changer, ce même système, & s'est contenté de travailler à le perfectionner; sa puissance militaire s'est accrue encore par la facilité avec laquelle ses troupes se rassemblent, & par l'économie qui préside à l'emploi des finances.

Frédéric, l'un des plus grands hommes qui aient occupé le trône, gouverne par lui-même, & sans ministres. Objets de politique, d'administration militaire, de finances, de législation, de commerce, tout est résolu & ordonné par lui. Il est le général, l'inspecteur, l'intendant de ses armées; il est l'ame de tout; tout s'exécute sous ses yeux. Grand capitaine, homme d'état, homme de lettres, philosophe, poète, auteur, ce prince a toutes les qualités qui mènent à la puissance & à la gloire. Hardi dans ses projets, toujours sagement conçus & habilement exécutés, supérieur dans la guerre de campagne, admirable dans le choix des postes & dans l'ordre des combats, doué d'un coup-d'œil juste, brave à l'excès, chargeant à la tête de ses troupes lorsque cela est nécessaire, adoré de ses soldats, craint de ses officiers & assuré de la discipline de ses troupes, il fait se prévaloir de la célérité, de la justesse de leurs manœuvres, pour hasarder des mouvemens imprévus,

qui lui réussissent, & dont il est difficile à ses ennemis de pouvoir profiter. Frédéric parle avec grace & éloquence toutes les langues vivantes; s'avant dans presque toutes les sciences, sans préjugés, appréciant l'homme sur ce qu'il est & non sur ce qu'il croit; magnifique dans les occasions, économe par principe; récompensant généreusement, mais rarement; possédant enfin le rare talent de s'attacher ceux dont il croit avoir besoin.

Frédéric est d'une taille peu avantageuse, mais d'une constitution mâle & robuste. Il s'est accoutumé, dès sa plus tendre jeunesse, au travail du corps & de l'esprit; il a le port majestueux & les yeux d'une vivacité étonnante, quoiqu'il ait la vue très-basse. Il est mis très-simplement, toujours en uniforme & en bottes, sans autre distinction que celle de son ordre. A cheval, personne n'a l'air plus martial que lui, & à travers de la négligence de sa parure, on reconnaît aisément le héros. Sa vie privée est uniforme; il se leve à quatre heures en été, à cinq en hiver; sa toilette dure deux minutes. Comme il couche toujours sans bonnet, & qu'il n'a ni robe de chambre ni pantouffles, il se chauffe sur le lit & met ses bottes. Le premier valet de pied qu'il trouve sous sa main, le peigne & lui fait la barbe; car il n'a point de valet de chambre

auprès de lui dans ce court intervalle. L'adjudant du premier bataillon des gardes lui apporte les appels & le compte par écrit de toutes les personnes arrivées & parties de Potsdam & de tout ce qui s'est passé dans cette garnison. Le roi lui donne ses ordres, le renvoie, se renferme dans un cabinet intérieur, & y travaille seul jusqu'à sept heures, qu'il passe dans un autre cabinet, où on lui sert le chocolat. Il trouve sur le bureau où il le prend, toutes les lettres qui lui ont été adressées la veille, de Potsdam, de Berlin, & de l'intérieur de ses états; celles qui viennent de l'étranger sont arrangées à part; il les ouvre & les lit toutes, apostille celles auxquelles ses secrétaires doivent répondre, emporte avec lui celles dont il veut écrire ou dicter les réponses, & rentre dans le cabinet intérieur, où il travaille jusqu'à neuf heures avec un secrétaire particulier. Il repasse dans le premier cabinet, où il trouve ses trois secrétaires intimes, reçoit le compte qu'ils lui rendent chacun en particulier, leur donne ses ordres & leur remet les lettres auxquelles ils doivent répondre, c'est-à-dire, dont ils doivent dresser la réponse; car le roi les lit & les signe toutes. A dix heures, les généraux, qui se trouvent auprès de sa personne, & qu'il mande tour à tour, entrent

dans le cabinet; le roi leur parle nouvelles, politique, tactique, &c. & reçoit les personnes à qui il est convenu de donner audience. A onze heures, il monte à cheval, va à la promenade, & trois jours de la semaine à la parade; il voit les troupes, leur commande le maniement des armes & les fait défiler devant lui. Lorsqu'il n'exerce point ses troupes, il se promène à pied ou à cheval dans les rues de Potsdam, avec un seul page & un adjudant; il visite les bâtimens qu'il fait construire; ensuite il retourne à Sans-Souci, où il trouve les généraux & tous ceux qu'il a fait inviter à sa table; il se promène avec eux dans le jardin ou dans la galerie; il se retire un quart d'heure dans son cabinet, & revient pour se mettre à table. Le service est de huit plats seulement, non compris la soupe & le bouilli.... Ce monarque mange bien & long-tems, boit une bouteille de vin de Bourgogne & quelques verres de vin de Champagne. Il reste à table jusqu'à trois heures & demie, & au dessert il plaïsante avec ses généraux & quelques personnes de son goût. En se levant de table, le roi passe dans un cabinet où l'on sert le café, & où se trouvent les personnes qu'il a mandées; car personne ne vient à Sans-Souci sans son ordre, pas même ses ministres; ceux des

puissances étrangères sont obligés de demander audience par lettres.

A cinq heures, le monarque congédie tout le monde, & passe dans un cabinet où se trouvent ses secrétaires intimes qui lui remettent les réponses qu'ils ont dressées; il les lit, les apostille souvent, & les signe. Il reçoit un nouveau compte de ces mêmes secrétaires & les renvoie. Les réponses que le roi a signées restent dans le cabinet, sont cachetées & expédiées sans délai. A six heures, tout est terminé, & le roi ne travaille plus. Il passe dans le cabinet de musique, où l'on exécute le concert qu'il ordonne, & où souvent il joue de la flûte. Le concert finit à sept heures; le roi, dans la belle saison, se promène dans ses jardins jusqu'à huit heures; alors il souhaite le bon soir à ses généraux, & rentre chez lui. Il ne joue ni ne chasse jamais. En hiver, au lieu de se promener après le concert, il se fait lire tous les ouvrages nouveaux; & souvent, dès la seconde page, il prend le livre des mains de son lecteur & lit tout haut une demi-heure; ensuite il entre dans sa chambre à coucher, où se trouve le colonel Quintus, avec lequel il parle familièrement. Un des cuisiniers, car il n'a point de maître d'hôtel à Sans-Souci, lui apporte le menu du dîner du lendemain, avec le prix de cha-

que plat, marqué en marge. Le roi réforme ce qui ne lui plaît point, ordonne à la place ce qu'il veut, crie contre la friponnerie de ses gens, finit par ne rien rabattre. On lui apporte les comptes de toutes les dépenses de sa maison, cuisine, livrée, écurie, &c. Il met ces comptes de côté, & les arrange tous les mois, fait un tapage horrible lorsqu'il les trouve enflés, & les paie toujours en entier. Ce détail domestique fini, il se déshabille, se met au lit, plaisante avec Quintus & s'endort. Celui-ci se retire sur la pointe du pied, ferme la porte & s'en retourne à Potsdam. Le roi n'a point de garde à Sans-Souci; on lui envoie seulement de Potsdam, à six heures du soir, quatre hommes avec un caporal, qui pose une sentinelle à la porte extérieure, & se retire à quatre heures du matin.

Le roi n'a jamais auprès de lui aucun des grands officiers de la couronne, ni aucun chambellan, point de maître d'hôtel, ni de valet de chambre; deux pages, deux chasseurs à cheval, quatre petits chasseurs & quatre valets de pied, un heyduc, qui est son homme de confiance & deux hussards de la chambre, composent toute sa maison. Lorsque le roi monte à cheval, il n'a avec lui qu'un page, un chasseur & un palefrenier menant un cheval de main. Il n'a point

d'attelage ni de carrosse à Sans-Souci, & ne monte en voiture que dans les grands voyages. Il visite deux fois l'année toutes ses troupes ; rassemblées par provinces & en différens corps , il les passe en revue & les fait manœuvrer.

Tels sont les principaux traits de la vie de ce grand roi , & qu'on ne peut lire sans admiration. L'auteur en ajoute quelques-uns plus particuliers , qui peuvent servir à le caractériser mieux encore ; l'un des plus glorieux est de n'avoir jamais fait périr personne , pas même ceux qui avaient attenté à sa vie. Son valet de chambre de confiance s'était laissé gagner pour lui donner du poison. Le roi s'aperçut un jour que cet homme tremblait en lui versant son chocolat. Comme ce prince est grand physionomiste , il le regarda fixément & lui dit : « je suis certain que tu es payé pour m'empoisonner. » Le valet de chambre le nia ; mais le roi donna le chocolat à un chien , qui mourut au bout de deux heures ; il se contenta d'apprendre de cet homme , par qui & comment il avait été gagné , n'en parla à personne , & l'envoya à Spandau , d'où même il est parti au bout de quelques années. Si quelqu'un de ceux qu'il emploie exécute mal un ordre , il ne le punit qu'en ne se servant plus de lui.

Entre plusieurs anecdotes qui annoncent un prince aussi spirituel que judicieux, nous choisissons la suivante. La princesse de Brunswick, dont le mariage avec le prince royal a été dissous, avait commandé à Lyon une robe très-riche, & se l'était fait adresser à Stettin, où elle réside depuis lors. Comme les étoffes étrangères paient des droits immenses, le douanier de cette ville eut l'impertinence de retenir la robe. La princesse indignée envoya dire au douanier qu'elle en acquitterait les droits, & qu'il n'avait qu'à la lui apporter lui-même. Il obéit; mais à peine était-il entré chez la princesse, qu'elle se saisit de sa robe, applique au porteur deux soufflets des mieux conditionnés, & le chasse de son appartement. Cet homme bouffi d'orgueil, se retire fort en colere, & dresse un long procès-verbal qu'il fait présenter au roi, & dans lequel il se plaignait amèrement d'avoir été déshonoré en faisant les fonctions de sa charge. Voici quelle fut la décision du roi.

“ La perte du droit d'accise fera sur mon compte; la robe restera à la princesse; les soufflets, à qui les a reçus. Quant au prétendu déshonneur, j'en relève le plaignant; jamais l'application d'une belle main n'a pu déshonorer la face d'un douanier. *Signé*
FRÉDÉRIC. „

C'est à tort qu'on a osé soupçonner d'avarice un monarque doué de tant de qualités héroïques. Il n'est qu'économe, & personne ne fait récompenser mieux que lui les services qu'on lui a rendus. Les grands qui passent souvent pour généreux, ne sont le plus souvent que faibles; ils versent leurs bienfaits sur des favoris, des maitresses, des importuns même.

Frédéric ne refuse point les siens au malheur, & cherche toujours le mérite.

Le général Leschwitz avait servi le roi avec la plus grande distinction dans la dernière guerre, sans en recevoir aucune récompense après six ans de paix, & le monarque lui avait à peine adressé la parole. Le régiment des Gardes & le gouvernement de Potsdam étant venus à vaquer, le général fut gratifié de l'un & de l'autre. La même année, il échut au roi pour 200000 écus de terres qui lui étaient réversibles; il en fit présent à ce brave militaire, & lui écrivit à ce sujet la lettre suivante :

“ M. le général Leschwitz. Les services importants que vous m'avez rendus pendant la dernière guerre, ne sont jamais sortis de ma mémoire, & j'attendais impatiemment de pouvoir vous en récompenser. Je n'ai pu le faire jusqu'à présent. Allez prendre possession des terres dont vous trouverez le brevet ci-joint, &c. ”

Le tableau des finances, de leur produit & des dépenses de l'état, est toujours sur une table du cabinet du roi ; & ce prince en fait tous les ans la balance. Il verse, dit notre auteur, annuellement environ 400000 écus dans le trésor ; ce qui reste d'excédent en comptant, est porté à l'épargne, & le roi en ordonne lui-même l'emploi. Cet argent est appliqué exactement au profit du public, en bâtimens, en gratifications, &c. On bâtit tous les ans aux frais du roi, trente-deux maisons à Potsdam, & environ quarante à Berlin, sur des plans qu'il donne lui-même à des entrepreneurs qui souvent le trompent. Il en gratifie des particuliers, & de préférence ceux à qui appartenaient les vieilles maisons qu'on a démolies. S'il en donne à quelques-uns de ses officiers, c'est toujours à la charge du logement effectif pour les soldats ; car la garnison de Potsdam n'a point de caserne. Le roi dispose de même de celles qu'on bâtit à ses frais à Berlin & dans quelques autres villes.

On fait qu'il a fait élever une magnifique église pour les catholiques. En un mot, les dépenses que ce grand roi a faites depuis la paix, en bâtimens, établissemens utiles, construction de canaux, &c. montent à des sommes immenses.

La maison des orphelins à Potsdam, est

l'une des plus belles qui existent en ce genre. Plus de six mille enfans des deux sexes y sont nourris, vêtus, entretenus aux frais du roi. Orphelins, enfans de soldats, ou de payans hors d'état de les élever, légitimes, naturels, tous y sont également admis. Les garçons, occupés d'abord à différens ouvrages, sont soldats nés, & passent dans les régimens dès qu'ils sont en état de servir. Les filles restent dans la maison jusqu'à ce qu'on trouve à les marier, ou à les placer. De pareils établissemens, mais moins considérables, ont été fondés dans quelques autres villes. Dès qu'une fille s'est déclarée grosse, elle est sous la protection de l'état. Défense à ceux qui peuvent avoir autorité sur elle, de la maltraiter en aucune manière pour ce sujet, & l'on pourvoit d'avance aux besoins de l'enfant qu'elle mettra au monde, &c.

La fabrique de porcelaine établie à Berlin, égale à plusieurs égards celle de Saxe. Elle travaille pour le compte du roi. Tout juif qui se marie est obligé d'y en acheter une certaine quantité au prorata de ses facultés; & comme il s'en trouve un grand nombre dans les états de S. M. qui sont riches pour la plupart, cet objet de consommation est très-considérable. Les acheteurs peuvent ensuite revendre cette marchandise, & même la
faire

faire passer dans l'étranger sans payer aucun droit.

C'est à Spandau qu'est la belle fabrique d'armes, où, par l'effet d'un mécanisme très-ingénieux, on forge & on polit le fer au moyen de l'eau; on y fait les canons des fusils & des pistolets, les baïonnettes, les cuirasses & les sabres pour toute l'armée. Les platines & les garnitures se travaillent à Potsdam.

Nous passerons sous silence tout ce que l'auteur dit au sujet du militaire prussien & du degré de perfection où il est parvenu aujourd'hui. La description exacte & détaillée qu'il fait de toutes ses parties doit être lue en entier dans l'ouvrage même, & nous n'en extrairons qu'une seule observation générale, c'est que tous les arrangemens qui se rapportent au militaire, quoique si multipliés dans leurs objets respectifs, sont si exactement & si sagement faits à l'avance, que le roi peut faire assembler une armée en quatre ou cinq jours, sans que les régimens qui doivent la composer en sachent un mot. De plus, les quartiers & les garnisons sont tellement disposés, que les troupes qui les occupent pourraient en huit jours être dans la Saxe, ou avoir envahi la Silésie autrichienne, avant que la cour de Saxe & de Vienne eussent appris

qu'elles se rassemblaient. Cependant, quoique l'on ne néglige absolument rien de tout ce qui peut se rapporter au militaire, que les armées prussiennes soient toujours complètes en tems de paix, fournies de tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre & prêtes à entrer en campagne au premier signal, tout se fait avec tant d'ordre & une si grande économie, que, s'il en faut croire notre auteur, & cela n'est nullement difficile, cet objet ne coûte au roi annuellement, & tous frais faits, qu'environ 42 millions argent de France. Il n'en est pas ainsi dans d'autres états, où, pour ne pas s'être ainsi préparé de longue main, une déclaration de guerre occasionne nécessairement des dépenses énormes.

On trouve à la fin de cet ouvrage un état du militaire en Prusse, dressé en 1774, & dont le total monte à deux cents cinquante-neuf mille quatre cents vingt-quatre hommes, sans y comprendre les troupes qu'on levait alors dans la Prusse Polonoise, &c.





S E C O N D E P A R T I E.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 D E L' E U R O P E.

- I. *Histoire du regne de Phillipe II, roi d'Espagne, par M. Watson, professeur de philosophie & de rhétorique en l'université de S. André. Ouvrage traduit de l'anglais, 4 vol. in-12.*

L'OUVRAGE de M. Watson est plutôt l'histoire de la révolution des Pays-Bas, que l'histoire particulière de Philippe. Cet événement qui semble se renouveler de nos jours, mais pour une cause bien différente, dans une autre partie du monde, est raconté dans le plus grand détail. Il est trop connu pour que nous entreprenions d'en donner une suite. Nous nous attacherons à quelques faits particuliers & aux réflexions de l'auteur. Nous tirerons le rideau sur les cruautés du duc d'Albe, dont l'ame était aussi atroce que celle de son maître, & qui se glorifiait d'avoir fait périr par les mains des bourreaux dix-huit mille hérétiques, sans compter ceux qu'il avait fait égorger par ses soldats. Philippe dé-

truifit la religion dont il s'étoit déclaré le protecteur , & fit triompher celle qu'il vouloit détruire. Tel eft l'effet ordinaire des perfécutions. Eft-ce en l'annonçant par des fuppliques qu'on fait aimer une religion dont le premier précepte eft la charité ? C'eft connaître bien peu l'efprit humain , que d'imaginer qu'on le forcera par la crainte, d'adopter des opinions qu'il ne peut pas concevoir. Croit-on parce qu'on tremble ?

Le projet d'établir l'inquifition dans les Pays - Bas , fut la fource des troubles qui agiterent ces provinces. Philippe avoit déclaré hautement qu'il *aimait mieux n'être point roi , que d'avoir des hérétiques pour fujets*. Il avoit juré de dévouer fon regne à la défenfe de la foi & à l'extirpation de l'héréfie. On le vit , à fon retour des Pays-Bas , folliciter des inquifiteurs de Valladolid, un *autodafé*. Cette folemnité fingulière , qui révolte l'humanité, dit l'auteur , & répugne plus au véritable efprit de la religion chrétienne , que les plus abominables facrifices dont les annales païennes nous aient confervé la mémoire , fut célébrée avec toute la pompe & l'éclat que purent lui donner les inquifiteurs ; & Philippe accompagné de fon fils dom Carlos , & de fa fœur , entouré de fes courtifans & de fes gardes , s'affit en face des victimes

infortunées. Parmi les protestans condamnés, il y avait un gentilhomme nommé dom Carlos de Sessa, qui dans le moment où on le conduisait au poteau, s'écria, en adressant la parole à Philippe : *Et toi aussi, ô roi, tu peux être témoin des tourmens de tes sujets ! Sauve-nous de cette cruelle mort, nous ne la méritons pas.* Non, repliqua ce prince, du ton le plus farouche, *je dresserais moi-même le bûcher de mon propre fils, s'il était aussi criminel que toi.* Après ces paroles forcenées, il contempla l'horrible spectacle, dont il ne rougissait pas d'être témoin, avec un maintien qui dévoilait sa férocité.

En vain le prince d'Orange, dont la conduite & la modération forment un contraste si étonnant avec le fanatisme de Philippe, lui représenta-t-il les suites qui devaient résulter nécessairement de ses édits sangui-
naires : Philippe n'en fut que plus inflexible. « Les hommes, disait-il, ne renon-
cent pas pour rien à la vie, & s'exposent encore moins sans motif à de cruels sup-
plices. Le mépris de la mort & de la dou-
leur, que portent au plus haut degré les
hérétiques qu'on livre aux bourreaux, pro-
duit les effets les plus puissans sur l'esprit
des spectateurs, en faveur d'une religion
pour laquelle ils voient souffrir avec tant

de courage... Les hérétiques ont été traités en France & en Angleterre avec autant de sévérité qu'en Flandres; cette conduite a-t-elle mieux réussi dans ces états que dans nos provinces? N'a-t-on pas eu sujet de penser là comme ici, ce que l'on disait autrefois des anciens chrétiens, que le sang des martyrs étoit la semence féconde qui produisait à l'église de nombreux prosélytes?.. L'empire grec, ajoutait-il, fut à différentes époques infecté de diverses sortes d'hérésies. *Ætius* enseigna des erreurs sous le regne de *Constance*, *Nestorius* sous celui de *Théodose*, *Arius* sous celui de *Constantin*. On n'infligea jamais contre les hérésiaques eux-mêmes où contre leurs disciples, des châtimens semblables à ceux qui désolent aujourd'hui les Pays-Bas; que sont devenues cependant toutes ces erreurs, que leurs auteurs eurent tant de peine à répandre? Telle est la nature de l'hérésie : la méprisez-vous? elle tombe de caducité. La persécutez-vous? vous lui donnez sans cesse des forces nouvelles; c'est un fer que le repos rouille, & que le travail aiguise, &c. »

Le prince d'Orange étoit catholique zélé, lorsqu'il tenait ces sages discours : il ne changea point de façon de penser à cet égard, lorsqu'il changea de religion. La régente se laissa toucher, elle usa de quelque mo-

dération, & défendit aux inquisiteurs de punir les réformés de prison, de bannissement & de confiscation, jusqu'à ce qu'on eût la réponse du roi, qui était en Espagne. Les réformés qui crurent que la régente avait permis l'exercice libre de leur religion, se portèrent à des excès contre les églises, insultèrent à leur tour les catholiques, renversèrent les autels, détruisirent les tableaux, forcèrent les religieux & les religieuses à sortir de leurs couvens, qu'ils pillèrent ensuite. Cet incendie allumé par la persécution, se répandit dans les provinces : il n'est point dit qu'ils aient porté la vengeance jusqu'à répandre le sang ; cependant le prince d'Orange ne désapprouva pas moins ces violences, qu'il n'avait désapprouvé les fureurs de l'inquisition ; fidele à ses principes, il réprima avec vigueur les tumultes occasionnés par le fanatisme des réformés : il fit exécuter trois séditieux, en mit plusieurs autres à l'amende, & rétablit l'exercice de la religion catholique ; il permit aux réformés le libre exercice de la leur, sous condition qu'ils ne causeraient aucun trouble, & que leurs prédicans n'investiveraient point l'église romaine. Les comtes de Horn & d'Egmont se portèrent dans toutes les provinces & punirent les factieux. Les protestans de Tournai avaient pris les armes & assiégé la

garnison qui était prête à se rendre ; le comte de Horn se fit un passage à travers les assiégés , au péril de sa vie , & les détermina à lever le blocus & à mettre bas les armes. Philippe dissimula , témoigna sa reconnaissance au prince d'Orange & aux comtes , & jura en lui-même leur perte. On sait quelle fut la fin des comtes de Horn & d'Egmont. Nous reviendrons encore sur cette histoire.

II. *Prix proposés par l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse, pour l'année 1780.*

L'ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres , qui avait renvoyé à l'année 1778 le prix sur la théorie des comètes , en le doublant , l'a adjugé dans son assemblée du 4 juin 1778 , & l'a partagé entre deux pièces , dont l'une qui avait pour devise : *Quæ an vera sint, dii sciunt, quibus est cognitio veri, &c.* était de M. le marquis de Condorcet , secrétaire de l'académie royale des sciences de Paris ; & l'autre ayant pour devise : *Per auras ignotæ regionis, &c.* de M. Tempelhoff , capitaine d'artillerie , au service de S. M.

L'*accessit* a été accordé à deux pièces dont les devises étaient :

Dans une ellipse immense achevez votre cours :
Remontez , descendez près de l'astre des jours.

Et

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre ,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre.

La classe des belles-lettres propose pour l'année 1780, la question suivante :

Quelle a été l'influence du gouvernement sur les lettres chez les nations où elles ont fleuri ? & quelle a été l'influence des lettres sur le gouvernement ?

Le prix consiste en une médaille d'or du poids de cinquante ducats. Les pieces , écrites d'un caractère lisible , seront adressées à M. le conseiller privé Formey, secretaire de l'académie.

Le terme pour les recevoir est fixé jusqu'au premier de janvier 1780.

On prie les auteurs de ne point se nommer , mais de mettre simplement une devise , à laquelle ils joindront un billet cacheté , qui contiendra , avec la devise , leur nom & leur demeure.

Le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 mai 1780.

La classe de philosophie spéculative a proposé la question suivante :

“ Dans toute la nature on observe des

effets : il y a donc des forces. Mais ces forces, pour agir, doivent être déterminées ; cela suppose qu'il y a quelque chose de réel & de durable, susceptible d'être déterminé ; & c'est ce réel & durable qu'on nomme force primitive & substantielle. »

En conséquence l'académie demande :

Quelle est la notion distincte de cette force primitive & substantielle, qui, lorsqu'elle est déterminée, produit l'effet ? ou en d'autres termes : quel est le FUNDAMENTUM VIRIUM ?

“ Or, pour concevoir comment cette force peut être déterminée, il faut ou prouver qu'une distance agit sur l'autre, ou démontrer que les forces primitives se déterminent elles-mêmes. »

Dans le premier cas on demande :

Quelle est la notion distincte de la puissance passive primitive ? Comment une substance peut agir sur l'autre ? Et enfin comment celle-ci peut pâtir de la première ?

Dans le second cas, il faudra expliquer distinctement

D'où viennent à ces forces les bornes qui limitent leur activité ? Et pourquoi la même force peut tantôt produire un effet, & tantôt ne le peut pas ? Comment, par exemple, quelqu'un peut concevoir distinctement ce dont un autre l'instruit, & qu'il n'a pas

pu l'inventer lui-même ? Pourquoi on ne peut pas produire dès qu'on le veut les idées qu'on a oubliées , quoiqu'on ait pu les produire autrefois , & que l'axiome subsiste toujours , que du vouloir & du pouvoir réunis l'action doit suivre ? Ou enfin quelle différence réelle il y a , si la force primitive tire tout de son propre fond , entre se représenter distinctement une musique savante d'un grand compositeur à laquelle on assiste ; la solution d'un problème difficile , trouvée par un géomètre du premier ordre ; & être soi-même l'auteur de cette musique , de cette solution ; ou du moins être capable de composer une musique , de résoudre un problème , de la même force , dès qu'on le voudra bien sérieusement.

Le prix sera adjugé dans l'assemblée publique du 31 mai 1779 , & les pièces admises au concours jusqu'au premier janvier de la même année.

La classe de philosophie expérimentale avait proposé pour l'année 1776 , & renvoyé ensuite à l'année 1778 , la question suivante :

« Il est connu que les angles sous lesquels les rameaux des artères sortent de leurs troncs , sont différens , & que cette différence est relative à celle qui se trouve entre les viscères. »

Cela posé , on demande :

Quelle est la grandeur déterminée de ces angles, préféablement requise pour chaque espece de sécrétion ? Comment on peut le mieux parvenir, au moyen des expériences, à fixer cette détermination ? Et quelles sont les modifications dans la vitesse & dans la circulation du sang, qui en résultent ?

Sur cette question l'académie n'ayant rien reçu de satisfaisant, elle propose ce prix pour la troisieme fois en le doublant ; & elle ne l'adjugera que dans son assemblée du 31 mai 1781. Les pieces seront reçues au concours jusqu'au premier janvier de ladite année.

Feu M. Eller, le conseiller privé & directeur de la classe de philosophie expérimentale, ayant fondé un prix qui doit être principalement relatif aux matieres d'agriculture & de jardinage, on avait proposé en 1775 une question pour laquelle le prix devait être adjugé en 1777 ; mais l'académie n'ayant pas été satisfaite de ce qui lui a été envoyé, continue la même question, avec quelques développemens ; en voici l'énoncé.

“ Les végétaux tirant leur nourriture principale de la terre par le moyen de leurs racines, le choix du terroir & la maniere de cultiver chaque plante, dépendent en grande partie de la nature particuliere de

ses racines , telle qu'on l'observe dans son lieu natal & dans ses divers âges. Il faut donc avoir égard à la structure desdites racines , à leur forme , à leur consistance , à la direction du tronc principal & de ses divisions ; laquelle direction est tantôt perpendiculaire , tantôt horizontale , &c. à la multitude des branches , & sur-tout aux petites racines dites capillaires , qui tantôt sortent de tout le corps de la racine , tantôt seulement de ses extrémités ; enfin il faut aussi avoir égard à l'écorce de ces racines , plus ou moins succulente ou sèche. „

Cela posé , on demande

Une classification des végétaux fondée sur les différences des racines , & qui serve à fournir des principes sûrs pour la meilleure culture de chaque classe.

Le prix sera de soixante & quinze ducats. Les pieces seront reçues au concours jusqu'au premier de janvier 1779 , & le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 mai suivant.

Le roi ayant ordonné en février 1776 de proposer un prix extraordinaire sur le secret de donner au sable la dureté & la solidité des pierres , & de le rendre par-là propre à en faire des colonnes & des statues , il devait être adjugé dans l'assemblée du 24 janvier 1778 ; mais il a été renvoyé à celle

du 24 janvier 1779. Le prix est de soixante frédéric d'or. On demande un mémoire qui contienne le procédé qu'il faut suivre dans cette opération, exposé d'une manière nette, & accompagné d'un échantillon qui soutienne les épreuves requises. Le tout doit être remis à l'académie avant le premier décembre 1778.

Il y a enfin une question extraordinaire, proposée par la classe de philosophie spéculative, & dont voici l'énoncé :

Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induisse dans de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est ?

Le prix est d'une médaille d'or de cinquante ducats : il sera adjugé dans l'assemblée publique du 31 mai 1780, & les pièces reçues au concours jusqu'au premier janvier de la même année.

III. *Correspondance d'un jeune militaire, ou Mémoires du marquis de Luzigni & d'Hortense de S. Just, en deux parties. A Tverdun & à Paris, 1778, 2 vol. in-12.*

LES lecteurs qui ne cherchent dans un roman que des événemens extraordinaires & multipliés, qu'une intrigue compliquée, & un dénouement inattendu, trouveront

peu de plaisir à la lecture de celui-ci. Le jeune Luzigni , presqu'au sortir de ses études, devient amoureux de sa cousine, Hortense de S. Just. Leurs parens projettent cette union ; mais ils veulent mettre à l'épreuve la constance du marquis ; il entre au service , & va joindre son régiment à Strasbourg. Là , uniquement occupé de sa petite cousine , il apprend qu'elle est malade , il part comme un étourdi sans demander de congé. Il trouve à Metz un officier qui l'engage à revenir sur ses pas ; il est mis aux arrêts pour quelques jours. Il fait ensuite oublier sa faute par une conduite irréprochable : mais un de ses camarades lui ayant fait à plusieurs reprises des plaisanteries un peu vives sur sa chere Hortense , & ayant osé même le calomnier grossièrement , le marquis emporté par son amour & par sa vivacité naturelle , se bat avec lui , est dangereusement blessé , & sur le point de perdre la vie. Sa mere , qui l'aime avec la plus vive tendresse , vole à Strasbourg avec Hortense. Luzigni est quelque tems dans le plus grand danger ; enfin il guérit ; il revient à Paris avec sa mere & sa cousine , sa santé s'y raffermît bientôt , & il épouse Hortense.

Voilà tout le fonds de ces mémoires , qui ne laissent pas d'intéresser par plusieurs détails , & par les caracteres des principaux

acteurs. La tendresse maternelle de madame de Luzigni est sur-tout peinte avec beaucoup de naturel. “ Hélas ! écrit - elle au jeune marquis , si nous sortions de cette paix dont les loisirs vous pesent , ô mon fils ! je vous verrais voler avec transport au-devant de tous les dangers. Sensible à la pitié , vous frémiriez des scènes sanglantes que vous auriez sous les yeux ; plus sensible à l’honneur , vous vous exposeriez à tout pour mériter d’être distingué ; & moi , je serais forcée d’applaudir à cette passion fatale. Ah ! c’est pour une mère que la guerre est le plus grand des maux. ”

Le style de cet ouvrage est clair , simple , & sans prétention , mérite devenu assez rare. On y pourrait reprendre quelques négligences , & des incorrections un peu fortes , telles que celle-ci : *voilà le tribut auquel le préjugé astreint tout gentilhomme à payer à sa patrie.* Mais malgré ces défauts , l’auteur peut compter sur le suffrage de tous les cœurs sensibles , auxquels il paraît avoir sur-tout envie de plaire.



TROISIEME PARTIE.**PIECES FUGITIVES.****I. *Mémoire sur les derniers troubles de Mahé.***

MAHÉ est situé sur la côte de Malabar, dans la province de Cartenate, & dans un petit district appelé Coringothnéer. Le seigneur-naire qui gouverne ce petit canton, est vassal du chef de la famille de Colastry. Il est reçu, de tems immémorial, que le chef de cette famille bramine doit borner ses soins à ce qui concerne le culte divin, & ne pas se livrer aux attentions profanes qu'exige le gouvernement : aussi se repose-t-il sur son plus proche parent, du soin de rendre ses sujets heureux.

Cette colonie fut fondée en 1725 par des Français qui s'établirent, l'épée à la main, sur la rivière de Mahé. Cet acte de violence ne leur attira pas la haine du prince & des habitans : au contraire, ils obtinrent le commerce exclusif du poivre ; & dans peu de tems la colonie se trouva forte de six mille Indiens, dont les deux tiers étaient chrétiens.

Les plantations de la colonie pouvaient lui rapporter, en 1760, environ douze à treize mille roupies, quand les Anglais s'en emparèrent; & lorsqu'ils le rendirent, les Français trouverent le tout à peu près dans le même état.

Cette colonie, la seule que la nation française ait établie au Malabar, est fort importante, parce qu'elle fournit environ 1,500,000 livres de poivre noir, & le peu de cardamome qui se consomme en France.

Cette dernière épicerie, peu connue en Europe, est une gouffe qui croît sur une espèce de roseau. La petite graine noire qu'elle renferme, a la propriété de disposer à l'amour. Les Indiennes en font un fréquent usage, & en donnent souvent à leurs amans. Le cardamome & le poivre noir que les Français tirent de Mahé, viennent très-bien à l'isle de France. Il y en a plusieurs plantes dans le jardin où l'on cherche à élever des muscadiers & des girofliers. Les vaisseaux français chargent environ 3,500,000 livres de poivre par an à Mahé, & le paient entièrement en argent. Quant au cardamome, c'est un objet bien moins considérable.

Pour maintenir ces deux branches de commerce, les Français ont au fort Saint-George, qui défend Mahé, une garnison de cent vingt hommes, dont trente canon-

niers, & le reste tiré du régiment de Pondichéry, ne consiste qu'en invalides & soldats, sur lesquels on ne peut compter; encore ce fort est-il situé sur le territoire du prince de Coringothnéer, auquel ils paient un tribut en riz & en argent, outre les produits de la douane, dont il a la moitié.

Tel est, à la côte de Malabar, l'état précaire du commerce de la nation française. Les Anglais, ses rivaux dans toutes les parties du monde, envoient tous les mois un officier qui ne souffre pas qu'ils y plantent une palissade. Ils possèdent la belle colonie de Tallichery, dans la province d'Yronvenate, où ils ont un fort sans fossés à la vérité, mais flanqué de quatre bastions & défendu par une garnison de trois cents Européens & de cinq cents Cipayes, & par ce que peut fournir de milice une population de quinze mille habitants.

Le fort de Coulinéer, prince de Coringothnéer, sur les états de qui les Français ont bâti Mahé, n'est pas beaucoup plus brillant. Vassal de Chériquel, prince de Colastry, qui lui-même tient ses états du kan Aider-Ali, il éprouve souvent les arrières-secousses, qu'imprime à la machine féodale, ce nabab connu dans l'Inde par l'excès de son despotisme, & en Europe par ses liaisons avec les Anglais durant la dernière guerre.

On fait qu'il s'empara de la côte de Malabar, après s'être rendu lui-même indépendant. L'état de Colastry, qui fait partie de cette belle région, subit le joug du conquérant, qui ne conserva la couronne à son prince qu'en lui imposant un tribut considérable.

Chérichel, chef de cette principauté & seigneur souverain de Coringothnéer, envoya, vers le commencement de 1775, un détachement dans le fief de Coulinéer, pour y lever dix mille roupies. Celui-ci qui a, comme je l'ai déjà dit, contracté une espèce d'alliance avec les Français, se flatta qu'avec leur secours il parviendrait à délivrer ses états de l'espèce de dépendance dans laquelle Chérichel & Aider-Ali-Kan les retenaient.

Il s'adressa donc à M. de Repentini, commandant pour le roi, qui assemble son conseil composé d'un sieur Marin, commissaire de la marine, d'un M. de Voisine, & d'un certain Menes, qui, naguère boucher, s'était depuis peu élevé au poste de commandant de la bourgeoisie.

M. de Repentini proposa de prendre la défense de Coringothnéer, prétendit prouver que Chérichel formait une demande injuste, & conclut à soutenir l'honneur du pavillon français dans la personne d'un allié

utile & fidele. M. Marin, au contraire, s'opposa avec vigueur à l'avis du militaire, & représenta la force de Chériquel, qui serait sans doute aidé par Aider-Ali-Kan, le mauvais état de la place & de la garnison, & l'inutilité manifeste de se mêler d'une querelle dans laquelle il n'était pas indispensable d'entrer.

L'avis du chef prévalut après quelques débats, & l'on promit à Coulinéer de le secourir. Celui-ci renvoya donc aussi-tôt le détachement de Chériquel, & répondit que les dix mille roupies étaient au bout de son épée. Une réponse aussi fiere attira dès le 16 une déclaration de guerre, dans laquelle les Français n'étaient pas compris directement, mais dont le premier effet, qui fut l'interception du commerce du poivre, se fit vivement sentir à Mahé. La compagnie anglaise ne vit sans doute pas sans plaisir le tort que cette conduite fit à ses rivaux.

Chériquel, aidé du roi de Cartenate son parent, pouvait très-aisément arrêter le poivre, qui vient tout par une riviere sur laquelle peu de gens bien postés arrêtent sans effort ceux qui la descendent.

Cependant la saison qui amene les vaisseaux d'Europe approchait, & la nation brave & aguerrie, de qui les terres avoi-

finent celles du fief de Coringothnéer, & qui font le commerce du poivre, se rangeaient du côté de Coulinéer. M. de Repentini de son côté, quoiqu'attaqué d'une paralysie sur toute la partie droite, se préparait à la défense, distribuait sa petite troupe, & encourageait son protégé, qui faisait occuper les postes que le terrain inégal & couvert de cocotiers, de jacquiers & d'arréquiers, rend importans & très-propres à défendre le Cartenate.

L'ennemi, poussé par les Anglais, montrait plus d'activité que l'on ne pouvait naturellement en attendre. Il hasardait quelques légères escarmouches, en attendant une attaque plus vigoureuse, dans laquelle il méditait d'envelopper Mahé.

Si M. de Repentini avait été susceptible de crainte, ses alarmes auraient été très-vives dans cet instant. Il faut rendre justice à ce brave militaire; il ne laissa pas appercevoir qu'il attendît avec trop d'impatience les vaisseaux qui pouvaient le secourir.

Ils arriverent cependant le 6 de mars, & le gouverneur leur demanda au nom du roi un détachement de quarante hommes à chacun.

M. de la Pérouze, qui commandait la *Seine*, flûte du roi, fretée par M. de la Ro-

chette, & armée de quarante-six pieces de huit & de cent quarante hommes, envoya son détachement, aux ordres de M. du Dréfil, officier bleu, secondé par M. de Floriot; & le sieur Bonfils commandant le vaisseau marchand *les trois Amis*, armé de cent trente hommes & de vingt-quatre canons, confia celui de son vaisseau au sieur Lacroix : ils y joignirent des munitions de guerre & de bouche, deux pieces de six livres & une de quatre livres de balle.

M. du Dréfil ne perdit pas un instant pour mettre le fort Marin en état de défense. Il jeta, par ordre du gouverneur, trente hommes dans le fort Couchy, & y fit transporter du canon de douze & de quatre livres de balles. Ce fort est situé hors des terres des Français, sur une espece de pain de sucre, au bord de la mer. On n'y monte qu'avec une échelle de corde, & il défend le palais du prince. M. de Repentini y fit arborer le pavillon français, quoique le terrain ne leur appartint pas. Cette démarche piqua Chériquel, qui menaça de s'en venger; mais que l'arrivée des deux vaisseaux tint en respect durant quelques jours encore. M. du Dréfil profita de ce relâche pour mettre le fort Marin tout-à-fait hors d'insulte. Il avait à ses ordres trente matelots, dix soldats, dix canonniers & trois cents

Naires , commandés par le régidor de Coulinéer.

Chériquel ne restait cependant pas tout-à-fait oisif : il se préparait à l'attaque ; & le jeudi 10 à la pointe du jour , les soldats se glissèrent , à la faveur des ravins , jusques sous les murailles du fort. Ils étaient environ douze mille munis d'échelles de bambous , & disposés à livrer l'escalade. Mais ils ne purent résister au feu de notre canon , qui leur tua environ deux cents hommes. Ils ne s'étaient pas bornés à cette attaque , ils en avaient dirigé une autre contre le palais du prince , & ils furent également repoussés avec perte par le neveu de Coulinéer , jeune prince rempli d'ardeur & de courage.

Cet échec piqua Chériquel ; & pour s'affurer plus aisément les moyens de se venger , il demanda une suspension d'armes , que M. de Repentini lui accorda. Mais au mépris de la treve , ses troupes surprirent & enleverent deux sentinelles Naires , qu'avait placés un poste de deux cents hommes de cette nation , qui gardait un retranchement vis-à-vis de celui des Français. Les ennemis tuerent cinquante hommes , mirent le reste en fuite , & s'emparèrent du retranchement , de dessus lequel ils incommodaient beaucoup le fort Marin ; & dès la pointe

du jour ils tenterent, au nombre de dix mille, une nouvelle escalade.

Mais tous leurs efforts ne purent le faire tenir plus long-tems dans le retranchement dont il s'était emparé. Le neveu de Coulinéer, à la tête de trois cents hommes, le canon des forts S. George & Couchi, les débusquerent; & le prince noir rentra le sabre à la main dans les retranchemens. Le feu dura plus de trois heures, & les matelots se défendirent vigoureusement.

Ceux qui n'ont pas d'idée de la maniere de combattre des Indiens, trouveront sans doute étonnant qu'une poignée d'hommes peu exercés se soient défendus pendant trois heures contre une armée de dix mille hommes, dans un fort qui mérite à peine le nom de redoute. Leur étonnement cessera, s'il considerent que cette armée n'était composée que de gens amollis par le climat, qui ne tirent pas un coup de fusil sans détourner la tête; que le canon abat leurs rangs inordonnés, & que le désordre accompagne leurs marches confuses.

Ils se retirèrent au moment où le défaut de munitions allait livrer entre leurs mains les redoutes & leurs défenseurs. Un quart d'heure de plus, & leur sabre aurait fini la querelle. Les Français perdirent deux matelots & en eurent cinq de blessés. Leurs

alliés ne perdirent que quinze Naires & en eurent vingt blessés. Leurs ennemis perdirent quatre cents hommes & deux chefs dans cette rencontre.

Les matelots s'emparèrent des armes & des dépouilles, & eurent l'inexcusable barbarie de couper les oreilles des morts & de les clouer aux paillasses.

MM. Florion, Lacroix & du Dréfil se comportèrent très-bien dans cette action, après laquelle le neveu de Coulinéer trancha de sa main la tête aux deux chefs.

Le lundi 13, arriva le vaisseau *le Duc de Penthièvre*, armé de vingt-huit canons, & commandé par M. de Kangualle. A minuit, M. de Rennes, officier de *la Seine*, vint à son bord, & demanda un détachement de trente hommes, qui fut envoyé aux ordres d'un Bordelais nommé Desclaux : ils porteront aussi quelques munitions de guerre.

L'ennemi ne tenta, durant quelques jours, que de faibles escarmouches ; mais il chercha à se mettre à couvert du canon, qui l'incommodait plus que sa mousqueterie n'alarmait les Français. M. de Repentini ayant appris qu'ils s'assembloient tous les jours dans une pagode, & des palmaras qui sont au bord de la mer, envoya MM. de Clonard & de Rennes sur une calvette, avec

une piece de quatre & quelques pierriers. Ils étaient au nombre de quinze cents , mais toujours dépourvus de canon , enforte qu'ils se retirerent avec perte de quatre-vingt dix hommes. M. de Clonard fut légèrement blessé , & un matelot eut l'épaule fracassée.

Le 20 , MM. de Clonard & de Rennes furent relever MM. du Dréfil & Lacroix. Ces nouveaux commandans ennuyés d'attendre inutilement l'ennemi , firent plusieurs forties sans réussir à le tirer de ses retranchemens. Il était visible que Chériquel attendait que les vents forçaient les vaisseaux à quitter la côte , & ne voulait plus hasarder ses troupes.

M. de Clonard envoyait tous les jours couper des cocotiers pour se fortifier , & tuer des bœufs. L'ennemi dressa des embûches , & attaqua ses travailleurs ; mais il vint à leur secours à propos ; & quoiqu'il y eût eu quelques matelots blessés , que M. de Clonard eût reçu une balle morte à la tête , il les repoussa avec perte. La plus sensible pour eux , fut celle d'un de leurs chefs , qui avait conduit toutes les attaques , & fut blessé au talon. Ce brave homme s'empoisonna de désespoir de n'avoir pu exterminer les Français , comme il l'avait promis à Chériquel.

Celui-ci excité & soutenu par les Anglais ,

instruisit de la guerre Aider-Ali-Kan , qui lui envoya quatre cents hommes de cavalerie. M. de Repentini de son côté écrivit au nabab en faveur de ses alliés. On prétend que celui-ci lui répondit qu'il tenait une conduite semblable à celle du comte du Prat qui pilla Calicut , & que ceux qui confiaient le commandement à de pareilles têtes , donnaient petite idée de la leur. Quoi qu'il en soit de ce discours du nabab , il est certain qu'il improuva beaucoup la conduite de M. de Repentini ; car celui-ci ayant envoyé demander du secours à M. Law , gouverneur de Pondichery , en reçut ordre de faire la paix , à quelque condition que ce fût ; & avis que le kan Aider - Ali avait été sur le point de marcher contre Mahé.

M. de Repentini envoya donc son interprète à Chériquel , de la part de qui il reçut un député qui , tout en assurant que son maître n'en avait jamais voulu aux Français , remporta les dix mille roupies cause de la guerre . & trente mille pour les frais. Cet argent fut porté au milieu des Naires , avec un appareil bien humiliant pour les Français ; & cette nouvelle sottise ne contribue pas à donner une haute idée de leur puissance.

S'il était permis à quelqu'un , de qui la guerre n'est pas le métier , de hasarder quel-

ques réflexions sur cel'e que l'on est peut-être à la veille d'avoir aux Indes, il dirait que l'artillerie décidera dans l'Inde comme en Europe, & qu'il ne suffit pas de deux compagnies qui ne font pas même partie du corps royal, & dont les officiers n'ont pas le degré d'instruction convenable.

II. *Lettre de Sophie, ou voyage de Memmel jusqu'en Saxe. Extrait de l'allemand. Suite.*

L E T T R E L V I.

Sophie à la même. Königsberg, 20 juillet.

MA chere maman, par où commencerai-je ? J'ai à nommer tous ceux qui ont fait le sujet de mes lettres précédentes. Chaque personnage aura son tour très-rapidement ; & c'est moi qui paraîtrai la première.

Il était impossible de laisser attendre M. Puff plus long-tems. Je lui ai écrit la lettre suivante :

« Monsieur. Le long silence que j'ai gardé peut avoir un heureux effet ; il vous convaincra, j'espère, que j'ai mûrement examiné votre proposition ; elle a fait presque sans relâche le sujet de mes réflexions, depuis le 11 du mois passé. Si vous m'en croyez sur ma parole, vous ne ferez pas surpris

que je ne vous fasse aucune excuse en vous répondant si tard. Soyez convaincu que j'ai considéré tout ce que je devais prendre en objet, pour nous garantir l'un & l'autre d'inutiles regrets ; vous , pour avoir réussi dans votre recherche , & moi pour m'être trop légèrement décidée en votre faveur. Je ne vous arrêterai pas par de longs préambules , comme vous les appelez ; je vais suivre pas à pas , autant que je le pourrai , la lettre qui est sous mes yeux.

J'ai bien compris — tentative. [*] Vous vous peignez ici tel que vous êtes ; & comme vous avez l'honnêteté de vous montrer sans masque , je suis sûre que vous me rendez la justice de croire que j'honore infiniment votre caractère. Je prie Dieu , si je dois jamais changer d'état , de me donner un mari à qui mon cœur puisse rendre témoignage qu'il a dit la vérité en écrivant de lui ce que vous dites de vous-même. Mais vous n'avez pas raison de craindre qu'on ait besoin , pour me gagner , d'un style recherché , Je trouve le vôtre tel qu'il convient à un homme supérieur à toute illusion.

[*] On prie le lecteur de revoir les endroits cités de la lettre de M. Puff, à laquelle celle-ci sert de réponse. Journal de janvier, p. 87.

Il faut donc — si je l'osais. Vous pouviez l'oser sans doute. Vous devez être assuré que je croyais connaître assez votre cœur, pour recevoir vos propositions avec les égards que nous devons à votre sexe.

S'il se trouve — grand'chose. Je desirais de tout mon cœur que vous eussiez demandé conseil à madame votre sœur. Ce n'est pas qu'il y ait rien dans votre lettre qui me déplaît; mais le secret que vous exigez m'a privé de l'avantage de chercher moi-même auprès de madame Vanberg, des directions qui me sont très-nécessaires. D'ailleurs, je l'avoue, forcée à garder jusqu'à ce moment un présent beaucoup trop considérable, j'ai été exposée par-là à bien des embarras.

Je voulais — j'endure. Je vous dois, pour toutes sortes de raisons, une reconnaissance éternelle.

Jusqu'ici — si promptement. Je me réjouis que vous ayez senti cette difficulté. Je suis sûre que vous recevrez avec indulgence cette lettre qui ne m'a pas moins coûté que la vôtre.

Je dois d'abord — perdre courage. Oublions ce qui se passa dans l'entrevue que vous rappelez : nous nous connaissons aujourd'hui mieux que nous ne faisons alors.

Ce n'est pas — prissiez la fuite. Je suis

pleinement satisfaite de cette déclaration. Le ton avec lequel vous parlez ici, me prouve la vérité de tout ce que vous dites. J'avoue que dans les commencemens j'ai eu des doutes : j'ai couru risque de croire que votre lettre était un piège tendu à ma vanité.

Ma chère demoiselle — quarantième année. Je reçois la franchise avec laquelle vous parlez ici, comme une preuve de votre confiance. Il est certain cependant que tout ce que vous dites a dû coûter à votre amour-propre.

Vous devinez — je vous promets. []* Vous avez raison, monsieur; des protestations nous auraient mis vous & moi dans la classe des hommes ordinaires.

1°. *Que — amour.* Ici, vous me méconnaîsez entièrement. J'ai souffert de différer si long-tems la décision de votre sort, — autant qu'il me serait possible de remarquer demain que vous les croyez encore indécis.

2°. *Que je vous assurerai — pour vous.* Toute cette fortune est encore votre propre bien : & en vérité elle est trop grande pour moi. Que serait-ce si une partie de ces richesses étaient à moi par votre libéralité ?

[*] Sophie omet ici deux paragraphes, dont elle ne fait aucune mention.

Je vous parlerai avec franchise. Toute inégalité, qu'elle vienne de la naissance ou de la fortune, fait une méfiance, — qui est toujours un très-grand mal. Je ne dis rien du danger auquel le pauvre s'expose, d'être jugé malignement : c'est un tourment pour certains caracteres, & le mien peut être très-violemment ébranlé. [*]

3°. *Si ma vocation — d'ordonner.* Je vous l'avouerai très-librement, monsieur; je ne trouve rien en moi qui doive me faire soupçonner d'un orgueil aussi puérile. [**] Vous m'avez très-mal connue. J'en conclus que vous n'êtes pas encore certain de me trouver telle qu'il faudrait que je fusse, pour

[*] Sophie avait écrit en marge : « Hortense est tranquille pour le moment ; mais est-il croyable qu'elle soit toujours de même ? N'y aura-t-il pas cent personnes qui m'assailliront par des reproches piquans ? Moi-même je me tourmenterai par mes propres réflexions. En vérité, ma chère maman, l'inégalité de naissance & de fortune devrait être le non plus ultra de l'amour. »

[**] Encore à la marge : « Comment se fait-il que je ne puisse jamais lire cet article de sens frais ? N'est-ce pas l'orgueil qui est blessé du simple soupçon d'une vanité basse & méprisable ? Je rougis ; mais je crains qu'il ne faille répondre affirmativement à cette question. »

que nous puissions vivre heureux ensemble. Vous n'aurez pas de peine à me connaître exactement telle que je suis. Observez-moi sans prévention. J'ose croire que vous vous convaincrez que votre résolution, par rapport à moi, est précipitée.

39. *Je m'établirai — cette condition.* J'aurais dû joindre cet article au précédent; ma réponse est la même, quoique la dernière période ait bien de quoi flatter ma vanité. [*]

21059. *Vous aurez — singulièrement.* Que puis-je répondre à ceci? Que je suis bien aise de voir que vous me rendez justice, et que je suis fâchée que vous me l'écriviez si positivement.

50. *Je ne me mêlerai — que je connais fort bien.* Voilà encore ce que vous n'auriez pas dû dire. Je fais, comme amie de plusieurs femmes mariées, qu'elles mettent leur plus

[*] Je ne puis pas nier, ma chère maman, que je trouve charmant ce qu'il dit dans cet article. Ce langage naïf du cœur me paraît irrésistible. — Ah! c'est une chose bien connue, que nous autres jeunes filles avons beaucoup d'amour-propre; elle n'a pas échappé même à cet homme qui connaît si mal notre sexe. Et cette observation doit être bien vraie; le plaisir avec lequel je relisais plus d'une fois ce passage, en est une bonne preuve.

grande gloire à être soumises à leurs maris. Vous étiez libre de croire que cette soumission blesserait ma légèreté; mais vous n'étiez pas libre de me faire des offres qui ne sauraient avoir lieu, puisqu'elles sont contraires à l'ordre de la Providence, expressément contenu dans plusieurs passages de la sainte Ecriture, que vous pouviez supposer ne m'être pas inconnus. Comment un homme s'excusera-t-il d'avoir renoncé à la prééminence que le Créateur ne lui a assignée que parce qu'elle ne convenait pas au sexe le plus faible? [*]

Voilà — ce qui peut l'être. Les sentimens d'honneur que vous exprimez ici avec force, ne laissent aucun doute sur l'excellence de votre cœur. Mais n'auriez-vous pas été blessé, si j'avais approuvé toutes les conditions que vous vous imposiez à vous-même? Vous pouvez vous rappeler que je ne puis pas même voir de loin un de ces gens qui se mêlent d'épier les secrets des familles: vous deviez donc prévoir ma façon de penser sur cette partie de votre lettre. Par conséquent, — excusez-moi, monsieur; vous auriez pu effacer tout cet article.

Quant au paquet — question. Sans doute que je ne donnerai pas lieu à une pareille

[*] Sophie ne dit rien du dernier article.

question ; mais je ne crains pas qu'une personne qui pense aussi bien que vous, s'avise de me la faire. Un homme qui sent ce qu'il vaut, & qui connaît ma façon de penser, — celui à qui j'écris, peut-il réellement craindre de me paraître méprisable ? D'ailleurs, le christianisme nous permet-il de mépriser personne ? — A cet égard, je suis bien garantie de toute mauvaise interprétation. Mais vous supposez que je pourrais songer à me venger ? Mon cœur est plein de défauts ; mais — je pourrais dire que ce cœur est trop haut pour être susceptible de ce vil sentiment. Je n'ai pas hésité un instant de penser que je pouvais sans crainte vous rendre votre présent. En pareil cas, c'est un avantage inestimable de se connaître réciproquement. Mais la reconnaissance que je vous dois, est trop chère à mon cœur, pour que je puisse remettre ces présens en d'autres mains que les vôtres, — puisqu'il est certain que je ne puis les garder. Dès que je pourrai vous parler, vous devez, entendez bien ceci, homme respectable, vous devez, en reprenant ces riches dons, me convaincre que vous êtes bien assuré que je ne vous ai écrit que la vérité, & que je suis au moins à cet égard exempte de toutes les petitesse de mon sexe, soit qu'elles

viennent de déguisement ou de fausse délicatesse. [*]

De ma vie — fort court. Tous les passages de ce genre m'ont fait le plus grand plaisir ; car lorsque vous êtes sérieux , vous attaquez mon cœur , qui desiré fort de se tirer de cette discussion. [**]

Je crois — de bouche ? Il est vrai que , par des raisons très-fortes , nous devons nous garder d'écrire à un homme ; mais c'est une règle à laquelle la prudence peut faire des exceptions.

Telle est ma réponse à votre lettre ; il me reste maintenant à décider l'affaire pour laquelle vous l'avez écrite. La chose sera bientôt terminée , si vous avez la bonté de ne pas vous informer d'où vient que je ne puis avoir pour vous que des sentimens de reconnaissance & d'estime. Reprenez donc , homme vraiment estimable , reprenez

[*] En marge. “ J'ai écrit ceci dans l'espérance de pouvoir arranger cette affaire entre ci & le tems où je pourrai lui parler ; car si madame Grob ne me fait rien dire , j'irai chez elle réclamer ce qu'elle me retient.

[**] En copiant ceci , je vois combien j'ai négligé cet endroit de ma lettre. N'avoué-je pas que mon cœur a réellement eu part à cette discussion ; & si cela est vrai , n'est-ce pas une imprudence de lui en faire l'aveu ?

votre amour ; mais conservez-moi votre amitié, que j'estime au-dessus de tout. Si vous me refusez, j'ai perdu tout ce que je puis accepter des personnes de votre sexe.

Je suis, avec une sincère estime, votre, &c.,

J'ai remis cette lettre à M. Puff ce matin de bonne heure. Je ne fais d'où vient le battement de cœur que j'ai éprouvé depuis le moment que je l'ai cachetée. Il reçut mon paquet d'un air triste, qui me perça le cœur. J'eus besoin d'un effort pour retenir ma main, qui allait le lui reprendre. Je n'ai pas eu moins de peine à éloigner son idée de mon esprit. Je suis bien sûre que je ne puis pas être à lui ; mais une voix inconnue me dit au fond du cœur, que je n'aurais pas dû lui répondre encore, parce que je crois n'avoir pas assez examiné devant Dieu les motifs de mon refus. — M. Puff ne dit pas un mot ; mais il regarda la lettre d'un air pensif. Je fis une révérence, & je m'éloignai. J'espère qu'il ne cherchera pas à approfondir mes motifs, comme je le lui dis à la fin de ma lettre. S'il insistait, il me mettrait dans le plus grand embarras. Cependant il est impossible que je lui donne la main ; cela est tellement impossible que je ne recommencerai pas à examiner cette impossibilité.

En voilà assez touchant mes propres

affaires. M. Malgré est sérieusement occupé de la sienne. Il m'a prié d'appuyer sa prétention auprès d'Hortense. Je l'ai refusé tout net. Je ne veux absolument plus me mêler de pareilles choses. Je lui aurais volontiers dit mes raisons. J'aurais voulu pouvoir ajouter que je lui souhaite un meilleur sort ; car ou Hortense le refusera , & cela arrivera sans doute , & d'une manière qui lui fera très-sensible ; à moins que dans ce cas seulement , elle se garde de montrer le mépris qu'elle a presque pour tous les hommes ; — ou elle l'acceptera , & alors l'infortune du pauvre M. Malgré est inexprimable.

Avec tout cela , je ne vois pas bien clairement ce qu'elle a dans l'ame. Aujourd'hui elle m'a fait appeller ; car elle est au lit. « Je ne vous nierai point , m'a-t-elle dit , ma chere Sophie , que ce n'est que depuis peu que j'ai pu prendre quelque confiance en vous ; mais Dieu voulait me tirer d'un danger dont vous pouvez seule me garantir. Le cœur de mon oncle s'est éloigné de moi ; depuis qu'il est entre vos mains , je puis espérer que vous contribuerez à me rendre son amié. Ne me dites pas que je suis défiante. Il est très-sûr que mon oncle ne m'aime plus. Je serai tranquille , s'il se laisse déterminer à m'assurer avec ma mere ,

de la continuation de leur faveur. Ma maladie est très-douloureuse, & je sens, à mon épuisement, que je ferai obligée de garder long-tems, sinon le lit, au moins la chambre. Il est vrai que mon esprit s'occupe d'objets très-importans; mais je trouve que la solitude augmente la violence des regrets que me cause la perte de l'amitié de ceux que je dois chérir.

Je lui promis de faire tout ce qu'elle desirait, & je lui tins parole. M. Puff, à qui je n'avais pas encore remis ma lettre, a été long-tems auprès d'elle avec sa mère; l'un & l'autre l'ont assurée de leur amitié avec un air de solennité dont ils savent aussi peu que moi la raison. C'est ici que j'ai vu la bonté de M. Puff. Plus Hortense répandait de larmes, & plus il lui montrait la tendresse la plus délicate. Son mal consiste dans une violente douleur entre les épaules, dont les médecins ne peuvent pas deviner la cause. On y voit des pustules qui viennent, autant qu'on peut le croire. d'huîtres gâtées dont elle a mangé, quoique nous, qui en avons aussi mangé, n'ayons rien eu de semblable. Julie en rit, & elle dit que cette manière de montrer une apparence de mal; est fort adroite. Ce badinage de Julie me déplaît, je n'ai pas cru qu'elle fût méchante; & je souhaiterais

n'avoir pas découvert en elle cette partie faible, car il est incontestable qu'Hortense a des plaies au-dessus des épaules. Madame Vanberg est à présent fort radoucie ; M. Schulz profite du moment favorable, son bonheur n'est pas éloigné. J'apprends qu'il a acheté une campagne. Peut-être qu'il s'occupe à la ranger ; il y dépense beaucoup d'argent. Comment me tireraï-je d'affaire, si la mere n'agit pas comme je le lui ai fait espérer ?

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais je crains de manquer la poste. Je commence à compter les heures jusqu'à l'arrivée de mon frere. Il n'y a que cela qui puisse convaincre M. Puff, que son sort est décidé. Julie me presse de célébrer mes noces le même jour que les siennes ; car elle ne doute plus de son bonheur, & sa maladie actuelle est évidemment la suite du changement imprévu de ses espérances. Adieu, ma chere maman. SOPHIE.

L E T T R E L V I I L

M. Puff à M. le professeur T.

Königsberg, mardi 21 juillet.

Ce drôle de docteur m'a mis entre deux draps, de maniere que je ne puis pas sortir. Je suis d'ailleurs en bonne santé ; mais je

me suis donné beaucoup de chagrin & de fatigue.

Mais je vois, mon cher professeur, que vous ne pouvez pas conclure de ce singulier début, qu'il s'agit de la plus affreuse chose qu'on puisse imaginer.

Malheureux, que vais-je devenir, si vous ne me donnez pas un bon conseil? Sophie est loin! Enlevée, aussi certainement que je m'appelle Puff. Cornélis vous dira tout.

Hier au soir, Cornélis l'a vue de ses yeux; elle était sur la porte. Parée? Il ne le fait pas; il pense que non. Elle appelle des porteurs, & se met dans une chaise. Le nigaud demeure en place, la bouche ouverte, il ne la suit pas, & la voilà loin. Je lui ai fait compter une douzaine de coups de bâton, & ce matin, de bonne heure, j'ai couru la ville avec lui: mais à quoi cela peut-il servir?

Oui, hier, nous attendîmes long-tems, & Sophie ne reparut point. J'ai passé la nuit au bord de l'eau, il se peut que le froid m'ait saisi.

Vous aurez sans doute démêlé quelles sont mes vues sur cette excellente fille. Il est vrai que j'ai reçu d'elle une lettre, c'était hier au matin; elle me laisse peu d'espérance; un autre dirait, point du tout. Quelle raison peut-elle avoir eue de s'éloigner? Ses

effets font ici ; — mais j'écris des choses inutiles.

J'ai interrogé tous les porteurs de chaise ; mais ces drôles disent que , depuis que les Russes font dans ce pays , il y a beaucoup de gens inconnus qui se mêlent de leur métier. A qui m'adresserai-je , mon cher professeur ? Voici une bourse ; n'épargnez aucune dépense , & donnez le reste à cette pauvre famille dont vous me parliez l'autre jour. Mon cher ami ! si vous pouvez m'aider , aussi bien qu'à Julie , dans cette occasion , j'aiderai à mon tour tous vos pauvres. Mais , je vous en conjure , ne soyez pas fâché de mon importune demande , & gardez le secret , comme vous savez faire. Je suis de toute mon ame , &c. C. PUFF.

L E T T R E L V I I I.

M. Less à Julie. Munich 28 juin.

Lisez , ma chere amie , la feuille ci-incluse ; [*] vous comprendrez qu'un homme qui , pendant la guerre , a été forcé de faire le voyage de Russie , qui a parcouru ensuite une partie de l'Allemagne , qui , après son retour , a été dans presque tous les gouvernemens de la Russie , & qui enfin a été

[*] On n'a pas retrouvé cette feuille.

rappelé de nouveau dans l'empire, n'a pas pu recevoir vos lettres.

Le hafard qui m'a empêché au mois de mai dernier de passer à Königsberg, m'est infiniment défagréable depuis que je fais que vous étiez dans cette ville. J'appris à Varfovie que vos lettres m'avaient été envoyées ; mais ce n'est qu'à Mayence que je les ai reçues. On me remit à Bamberg la dernière, qui renfermait un billet de votre amie.

Cette lettre me découvre tout votre cœur, avec une bonté à laquelle je fuis fenfible. Qu'il mérite bien d'être heureux ! Ne perdez pas un instant à me mander s'il efpere encore de pouvoir l'être avec M. Schulz. Si la poste n'était pas fujette à tant d'accidens, je vous parlerais, comme je faisais à Hambourg, en maître & en ami. Je pars demain pour la Ruffie. Ecrivez-moi à Varfovie, & préparez - moi une chambre, je passerai quelques jours auprès de vous. Jusques - là, — mon cœur s'émeut en écrivant ces mots, — jusques - là je ne puis, au lieu du conseil que vous demandez, vous dire qu'une chose ; je defire de connaître M. Schulz. Malgré tout l'art avec lequel ma chere Julie présente son hiftoire, j'y trouve par-ci par-là quelque chose qui m'empêche d'affeoier mon jugement fur fon caractère. Me trompai-je, ma chere

Julie, en soupçonnant que cet homme a été gâté dès l'enfance, ou dans la première éducation? Je fais du moins, & vous le savez aussi, que j'observe, avec le beau sexe, des principes bien différens des siens, qui lui permettent de faire valoir tout son mérite, & de captiver une jeune personne sans aucun égard à l'incertitude de son propre sort, qui me paraît encore fort obscur. S'il en est tems encore, je vous conjure de différer la conclusion jusqu'à mon arrivée à Königsberg. Je puis supposer, avec assez de certitude, que rien n'est encore décidé; car il n'est guere probable que madame votre mere veuille y consentir. Et je suis certain que vous ne ferez rien sans son aveu, puisque le commerce de lettres vous a assez tourmentée.

Vous ne me dites rien d'Hortense. Votre silence me fait craindre que son humeur ne soit toujours la même. Que ne puis-je la voir heureusement mariée!

Je finis dans l'espérance de vous voir dans peu; vous verrez alors que je suis avec le même respect qu'autrefois, votre sincère ami. LESS.

P. S. Votre excellente amie m'a honoré sous votre couvert, d'une lettre, à laquelle j'aurais voulu répondre il y a long-tems, si vous ne m'aviez pas marqué qu'elle ne

tarderait pas à quitter Königsberg. Mandez-moi, je vous conjure, sans délai, où elle est allée. Est-il vrai qu'elle ne me connaît pas? Et si cela n'est pas absolument vrai, comment s'est-elle comportée en parlant de moi? Je vous découvrirai peut-être dans la suite la raison de toutes ces questions. Vous me connaissez assez pour que je puisse vous prier de n'exiger de moi aucun éclaircissement; car je puis me tromper. « Une personne de taille moyenne, très-bien faite, entre dix-huit & dix-neuf ans; des yeux vifs & pleins de feu; régulièrement belle, sur-tout par le bas du visage; des doigts faits pour le clavecin, comme vous dites; un port de déesse, je ne fais quoi de touchant dans sa manière de prononcer l'allemand & le français; très-réservee & d'une gaieté pas toujours soutenue. — » Si c'est là votre Sophie, écrivez-moi beaucoup de choses sur son compte. Si ce n'est pas son portrait, vous pouvez vous moquer de moi. — Et vous le ferez sûrement sans cela. Mais je vous demande instamment une grace dans l'un & l'autre cas. Ne faites aucune mention de moi, si vous écrivez par hasard à votre amie. Ce qui m'engage à vous faire cette apostille, c'est d'un côté le passage singulier de votre lettre, dans lequel vous parlez de votre amie,

comme si elle connaissait M. Schulz plus particulièrement que vous ne le voudriez. Mais ce passage est fort obscur. En un mot, je le dirai sans détour, M. Schulz ne mérite peut-être ni ma Julie, ni sa plus chère amie.

III. *Le Loto, poème. Chant premier.*

DANS mes chansons j'ai célébré l'Amour,
J'ai quelquefois chanté mon inhumaine;
Mais à ma voix l'un & l'autre fut sourd;
Tous deux jamais ne payerent ma peine.
Le petit dieu ne me guérissait pas,
Et me faisait toujours nouvelle niche;
De ses faveurs Iris encor plus chiche,
Grondait tout haut, quand j'enrageais tout bas.
C'en est assez : Muse, changeons de style,
Exerçons-nous sur de nouveaux sujets;
Du dieu Plutus visitons le palais,
Et cultivons un terrain plus fertile.

Quel mouvement ! quel concours ! quel fracas !
Qui rassembla cette troupe frivole ?
D'or & d'argent quels surperbes amas !
A flots pressés coule ici le Pactole.
L'aveugle dieu qui regne en ce séjour,

80 JOURNAL HELVETIQUE.

Ouvre aux mortels une main libérale.
Chacun de ceux qui composent sa cour ,
Reçoit sa part des trésors qu'il étale.
Mais dans leurs mains je vois certain carton,
Un petit globe, une fiche, un jeton.
Ah! du *Loto* ce sont les néophytes;
Secte charmante, aimables fainéans,
Quand la fortune échappe à mes poursuites ,
Elle vous comble ici de ses présens.
De ce beau jeu d'italique mémoire,
Vous connaissez les hasards merveilleux ;
Mais savez-vous qu'il est venu des dieux ?
Je veux ici vous conter son histoire.

Trois déités tenaient entre leurs mains
Le sort changeant des fragiles humains ;
On adorait leur aveugle puissance ,
Et le Destin, la Fortune & Plutus ,
Objets constans de nos vœux ; assidus ,
Versaient sur nous les honneurs, l'opulence ,
Biens passagers, stérile jouissance ,
Que méprisa le sage Fabius.
Tout dépendait alors de leurs caprices ,
Et l'on courait en foule à leurs autels ;
Leurs protégés nageaient dans les délices ,
Ils oubliaient le reste des mortels.

Déjà

Déjà pourtant l'on s'éclairait en France ;
 Le préjugé chassé par la science,
 N'exerçait plus cet empire absolu,
 Qu'avait frondé le grave la Bruyère :
 Le mot *hasard*, banni de la grammaire,
 Fut remplacé par *génie & vertu*.
 On n'osa plus encenser la Fortune ;
 Par son talent seul chacun parvenait ;
 Le commerçant calculait, combinait,
 Se fiait moins au Destin qu'à Neptune.
 De tous côtés les ateliers s'ouvraient ;
 A nos regards chaque jour ils offraient
 De tous côtés chefs-d'œuvre d'industrie ;
 Et par les arts, qui nous enrichissaient,
 La France encore voyait embellie.
 Par-tout honnis, & par-tout méprisés,
 Voyant par-tout leurs autels renversés,
 Nos tristes dieux cherchèrent un asyle
 Chez les joueurs, troupe oisive & futile,
 Leurs favoris, leurs fideles sujets,
 Dans tous les tems soumis à leurs décrets.
 Mais quoi ! le jeu n'était plus qu'un commerce ;
 On préférait ceux où l'esprit s'exerce ;
 L'habileté triomphait du Destin,
 Et décidait de la perte ou du gain.

82. JOURNAL HELVETIQUE.

Oh ! c'en est trop, s'écria la *Fortune*,
 Serons-nous donc des fantômes de dieux ?
 Nous faudra-t-il végéter dans les cieus ?
 Trop de repos à la fin m'importune.
 De Jupiter implorons le secours,
 Au pied du trône allons porter nos plaintes.
 On applaudit à ce sage discours,
 Et l'on remonte aux célestes enceintes :
 De l'ambassade on chargea le Destin,
 Qui fit ainsi sa harangue à Jupin :
 Auguste époux de notre souveraine,
 Père des dieux, notre empire est détruit :
 Chez les humains, race perfide & vaine,
 On nous subjugué ; on nous assujettit.
 Je suis contraint à suivre le génie,
 Et la fortune à servir l'industrie ;
 Plutus enfin, l'inutile Plutus
 N'est plus là-bas le dieu de l'opulence ;
 Ce n'est plus lui désormais qui dispense
 L'or & l'argent, les plaisirs & l'aïssance.
 Ils sont le prix des travaux assidus
 Souffriras-tu qu'ainsi l'on nous outrage ?
 Un dieu peut-il voir des dieux avilis ?
 Si dans nos droits tu ne nous rétablis,
 Ces vils mortels devenus plus hardis

T'insulteront; & d'étage en étage,
 Jusques à toi montera leur mépris.
 Le roi des dieux à ce mot se réveille,
 Se bat le front & se gratte l'oreille,
 Réve un moment, & dit: rassurez-vous,
 Vous régnerez encor sur ces vieux fous
 Que l'or séduit, que l'intérêt gouverne,
 A qui toujours il faut quelques jouets;
 Qu'un rien amuse, & qu'une baliverne
 Peut détourner des plus graves objets.
 Amenez-moi Momus & la Folie,
 Par eux là-bas je veux vous rétablir.
 Le dieu badin & la nymphe étourdie
 Avec l'Amour jouaient à la toupie;
 On leur fait signe, & tous deux d'accourir;
 Il faut, leur dit le maître du tonnerre,
 Créer un jeu où domine le sort,
 Qui ne demande à l'esprit nul effort,
 Où le hasard ait lui seul tout à faire,
 Où l'idiot ruine le savant,
 Où le malheur, où le succès dépende
 De la Fortune; où le Destin commande,
 Où vienne enfin le profit en dormant.
 Parbleu, messieurs, j'ai déjà votre affaire,
 Leur dit Momus. Voyez-vous ces tableaux ?

84 JOURNAL HELVETIQUE.

Et ce sac vert & tous ces numéros ?
 Voilà de quoi fixer la France entière ,
 Voilà de quoi ranger sous ma bannière ,
 Jeunes & vieux , les sages & les fots.
 A mes joueurs l'adresse est inutile ;
 C'est toi , Destin , qui régleras leur sort ;
 Ton favori fera seul le plus fort ;
 Le plus heureux fera le plus habile.
 Dieu du hasard , régnerez sur les mortels ,
 Mon jeu vous offre une gloire facile ,
 Je vous élève un trône & des autels ;
 Ce talisman , par sa vertu secrète ,
 Subjuguera le monde en l'amusant.
 A la Fortune il remet à l'instant
 De son Loto l'admirable cassette ;
 Chez les humains l'immortelle descend ,
 Et dans Paris , chez un riche traitant ,
 Par la fenêtre , en passant , elle jette
 Sur un tapis son funeste présent.
 Tel , pour punir un larcin téméraire ,
 Long-tems ayant , le monarque des cieus
 Dans une boîte envoya sur la terre
 De tous nos maux les germes dangereux.

Chant second.

Le financier qui reçut la cassette ,

Avait traité ce jour-là trente amis ;
J'entends de ceux que la richesse achete,
Et qu'à l'enchere on acquiert à Paris.
Ce n'est pour eux que bâtissait Socrate ;
Ce n'est pour eux que Pylade eût voulu
Sur un autel voir son sang répandu ;
Pour eux Thésée aux enfers descendu ,
N'eût pas été ravir la belle Hécate,
Pour ranimer leur oisive langueur ,
On étalait sur six tables dressées ,
Cartes, jetons & fiches entassées ,
Charmans objets toujours chers au joueur.
Tout juste aux pieds d'une vieille coquette
Dans ce moment tomba la cassiolette.
Elle pâlit , & crut que son amant
Lui renvoyait ses épîtres galantes ;
Dernier affront qu'elle essuyait souvent ,
De son déclin preuves désespérantes.
On se rassemble, on s'empresse à l'ouvrir ;
Du jeu nouveau l'on y trouve le code ;
Monsieur l'abbé le lit avec méthode ,
En fait l'éloge , & chacun d'applaudir.
On abandonne aussi-tôt le quadrille ,
Hombre , piquet , tarots & réversis ;
Tous les tableaux sont déjà répartis ;

36 JOURNAL HELVETIQUE.

Le publicain en offre à sa Laïs,
 La mere même en fait prendre à sa fille ;
 On jette l'or, on se presse, on pétille,
 Autour du sac tout le cerole est assis.
 Ainsi l'on vit, dans le tems du systême,
 Rêve fameux d'un esprit tracassier,
 Tous les Français, dans leur folie extrême,
 Venir changer leur or pour du papier.
 Les numéros qu'on venait de broyer,
 Pour rendre à tous plus égale la chance,
 Furent remis à la timide Hortense
 Pour les tirer. Ce n'était pas la loi ;
 Mais ses quinze ans, sa naïve innocence
 Lui méritaient sans doute cet emploi.
 A cet enfant chacun se recommande ;
 Tirez le *trois* ; non, le *dix* ; non, le *sept* ;
 Toute la troupe à la fois lui demande
 Un *ambe*, un *terne*, un *quaterne*, un *extrait*,
 Et cette main blanchette & potelée,
 Que si souvent l'Amour avait baisée,
 D'un autre dieu dispense les faveurs,
 Funestes dons, source de nos douleurs.
 A ses côtés le jeune & beau Clitandre,
 Par-tout ailleurs si galant & si tendre,
 Du jeu chéri prosélyte nouveau,

Dans ce moment ne voit que son tableau.
Tout vis-à-vis la coquette Aspasie ,
Les yeux fixés sur quinze numéros ,
Toute absorbée , elle-même s'oublie ,
Laisse aujourd'hui tous les cœurs en repos.
Un peu plus loin la mordante Clarice
De la satire a fermé l'arsenal :
Le ridicule échappe à sa malice ,
C'est aujourd'hui vacance au tribunal.
Avec Boston Lycidas a fait trêve ;
Ce vieux guerrier ne vient plus entamer
De longs récits que jamais il n'acheve.
Damis n'a plus de vers à déclamer.
Monsieur l'abbé chantoit une romance ,
Un terne vient lui couper le fifilet :
A moi , dit-il , j'ai douze , quinze & sept ,
C'est un louis. Grand merci , belle Hortense.
O du Loto merveilleuse puissance !
Comme tu fais transformer les humains !
Un même esprit anime l'assemblée ;
Prêtres , soldats , courtisans & robins ,
Dans ton sachet tous ont l'ame absorbée.
Le pauvre Argant qu'on doit tailler demain ,
Reçoit un quine & ne sent plus sa pierre.
D'Orval , hier délaissé par Glicere ,

Par un quaterne efface son chagrin.
Eras^{te} est veuf depuis une semaine,
Il se console en tirant un extrait.
N'en riez point, cher lecteur, s'il vous plaît
Il mesurait le salaire à la peine.
Si vous voulez, femmes, que vos maris
De quelques pleurs viennent mouiller vos ce-
dres,

N'accroissez point , partagez leurs soucis ;
Soyez toujours douces , fidelles , tendres ,
Traitez-les moins en époux qu'en amis.
Si dans le monde on vous retrouve affables ,
D'un abord gai , gracieux , enchanteur ;
Soyez chez vous également aimables ;
Pour eux jamais ne gardez votre humeur.
N'imitiez point , jeune & belle Climene ,
Cet histrion , demi-dieu sur la scène ,
Dans la coulisse imprudent séducteur.
Si le mari rarement est fidelle ,
Hors du logis s'il cherche le plaisir ,
C'est que la femme est hargneuse chez elle
Et d'un époux fait souvent un martyr.
Mais où m'emporte un zèle fanatique ?
Tandis qu'ici j'exerce ma logique ,
Chez mon fermier le Loto se finit.

Que vois-je, ô ciel ! quel changement subit !
Quel trouble est peint dessus chaque figure ?
D'où vient qu'ils sont interdits & muets ?
Ah ! je comprends : les enjeux incomplets
De nos joueurs accusent la droiture :
Quelqu'un n'a pas acquitté son tableau.
On n'ose point soupçonner la marquise,
Ni le baron, la robe, ni l'église,
L'homme de cour & l'homme de barreau,
Portant épée, ou rabat, ou manteau,
Tous gens d'honneur, instruits dès le berceau,
Qui n'ont jamais fait pareille méprise.
Mais vers la porte est un poëtereau,
Sur un pliant, à deux pieds de la table,
Il avait pris malgré lui son tableau,
Qu'en beaux deniers il paya *subito*.
Mais à sa mine, à son air misérable,
A sa perruque, à son habit d'été,
A son maintien timide & réservé,
Tout d'une voix on le juge coupable.
Il jure en vain qu'il a payé comptant ;
En vain prend-il à témoin la comtesse,
Monsieur l'abbé, monsieur le président ;
Ils n'ont rien vu. La sentence est expresse ;
Il faut payer. L'infortuné rimeur

Tire, en pleurant, sa chétive escarcelle,
 Subit l'arrêt de l'avidité fœnelle,
 Paix & s'en va, la rage dans le cœur.
 Ainsi l'on vit, dans le tems de la peste,
 L'humble baudet, cet animal si doux,
 Injustement immolé par les loups,
 Pour apaiser la colère céleste.

Chant troisième.

Vous avez vu par fois dans le vallon
 Moutons errer, moutons paître l'herbette;
 Si l'un d'entr'eux veut franchir un buisson,
 Au même instant tout le troupeau s'y jette;
 Et si, frappé d'une vaine terreur,
 Sourd à la voix des chiens & du pasteur,
 Robin s'enfuit, tous les autres détalent.
 Nous en rions : moutons, consolez-vous;
 De même humeur, hélas ! nous sommes tous ;
 Et sur ce point les hommes vous égalent.
 Nous imitons, nous copions les grands,
 Nous adoptons leurs mœurs & leur langage,
 Le vieux bon sens a fait place à l'usage,
 Maître absolu, le plus dur des tyrans.
 D'après ses loix il faut suivre la foule ;
 Malheur à qui veut être original !
 Comme si Dieu n'avait eu qu'un seul moule,

Quand il forma le bipede animal.
Opinion, sous ton frivole empire
Nous faudra-t-il encor vivre long-tems ?
Jusques à quand voudras-tu nous conduire
Et nous soumettre à tes fots jugemens ?
Je ne veux point m'égarer en voyage.
Quand il est beau, je suis le grand chemin ;
Mais s'il s'y trouve un dangereux passage,
Par un détour je l'évite soudain.
Et c'est ainsi que doit faire le sage :
Dans la grand'route il voit un mauvais pas,
Il s'en écarte, ose braver l'usage,
Par un sentier se tire d'embarras.

Mais on se plaint du babil de ma muse,
De son sujet c'est par trop s'écarter ;
Si le Loto, cher lecteur, vous amuse,
J'en ai beaucoup encore à raconter.
Ce jeu divin, mais d'étude facile,
Ne resta point dans Paris inconnu ;
Mais en province aussi-tôt répandu,
Il fut bientôt porté de ville en ville.
Avec plumets & bagues de cheveux,
Gants rouges, verts, lilas, jaunes & bleus,
Chapeaux de cuir & boucles à l'anglaise,
Dans un ballot qu'escortait Dubuiffon,

92 JOURNAL HELVETIQUE.

Il arriva par la porte de Vaife,
 Et fut très-bien accueilli dans Lyon.
 Du commerçant la tête fatiguée,
 Par le Loto n'était point travaillée;
 Et le lettré, quittant son cabinet,
 Prenait du goût pour un jeu si discret,
 Qui doucement reposait la pensée,
 Et du cerveau les fibres détendait.
 Des fots sur-tout il obtint le suffrage:
 A leurs côtés, penché sur son tableau,
 L'homme éclairé descend à leur niveau,
 Et n'a sur eux gardé nul avantage.
 A les venger le fort même se plaît:
 Se balançant sur le bord de sa chaise,
 Cet idiot, l'imbécille Nicaïse
 Reçoit un terne, & la Serre un extrait.
 Pour occuper une grande assemblée,
 De tous états, de tout âge mêlée,
 Le jeu nouveau qu'on accueille toujours,
 Fournit encore un merveilleux secours.
 Le grand fouci d'affortir les quadrilles,
 Au même jeu de placer les amis,
 De séparer, de mêler les familles,
 N'agite plus la dame du logis.
 Tous les oisifs, autour de la cassette,

Sont relégués, pourvus de leur tableaux ;
Vous y voyez jeune fille en bavette ,
Le petit-maitre & la vieille coquette ,
Oncles , neveux , barbons & damoiseaux.
Noir de tabac & paré de lunettes ,
Vous y voyez le nez de Lachésis ,
Se promenant au loin sur le tapis ,
Cherchant son chiffre & flairant les boulettes
Où du Loto sont fondés les profits.
Vous y voyez , avec ses blonds fourcils ,
La fraîche Agnès encore en chrysalide ,
Vers le sachet tendant sa main timide ,
Et rougissant de gagner un écu.
Près du bourfier , Léonore inquiète ,
Avec chagrin voit son tableau tout nu ;
Depuis un mois toujours elle a perdu ;
Injustement le Loto la maltraite ,
C'est par ses soins qu'il est si répandu.
Mais Léonore a certaine ressource
Qui la saura remettre de niveau :
Des numéros quand elle tient la bourse ,
Ternes fréquens décorent son tableau.
Son œil furtif sous la table discerne
Le globe heureux où son chiffre est tracé ;
Sur la palette il se trouve placé ,

94 JOURNAL HELVÉTIQUE.

Et Léonore annonce ambe & quaterne.

O Lyonnais ! ô mes concitoyens !

Si le loisir vous pèse & vous tourmente ,

Et du cadran si l'aiguille est trop lente ,

N'avez-vous pas , grands dieux , d'autres moyens

D'accélérer sa marche languissante ?

Faudra-t-il donc , faudra-t-il désormais

Qu'à vos plaisirs l'intérêt seul préside ?

Dans vos comptoirs laissez ce monstre avide ,

Et de vos jeux bannissez-le à jamais.

Mais à sa place introduisez la gloire ,

Noble ressort , véhicule charmant :

Elle est du jeu le soutien permanent ,

Et le profit n'en est que l'accessoire.

Laissez aux fots l'insipide Loto ;

Il fut créé pour leur ame indolente ;

De ce beau jeu la marche trop savante

N'agite point leur débile cerveau.

Mais vous , chez qui la pensée agissante

N'a pas encor perdu tout son ressort ,

Entretenez cette divine flamme ;

En l'amusant , tâchez de nourrir l'ame ;

Trop de repos l'affoupit & l'endort ,

Et son sommeil est pire que la mort.

IV. *Prix de l'académie des sciences , belles-lettres & arts de Besançon.*

L'ACADÉMIE distribuera le 24 août 1779, trois prix différens. Le premier, fondé par M. le duc de Tallard, pour l'éloquence, consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 liv. Sujet du discours : *les funestes effets de l'égoïsme*. L'académie aura deux médailles, de 350 liv. chacune, à distribuer en 1779 pour l'éloquence; elle se déterminera par le mérite des discours, à réunir ou à diviser les prix. L'étendue des ouvrages doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le second prix, également fondé par M. le duc de Tallard, est destiné à une dissertation littéraire. Il consiste en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. L'académie a déjà proposé de déterminer *l'ordre chronologique des évêques de Besançon, depuis l'établissement du christianisme dans la province Séquanoise jusqu'au huitieme siecle*. La dissertation fera d'environ trois quarts d'heure de lecture, sans y comprendre les preuves.

Le troisieme prix, fondé par la ville de Besançon, consiste en une médaille d'or de la valeur de 200 liv. destinée à un mémoire

sur les arts. Il sera donné à *la meilleure description des plantes de l'un des bailliages de la province* : les auteurs indiqueront la nature du sol & les lieux où elles croissent. Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise ou sentence, à leur choix; ils la répéteront dans un billet cacheté, qui contiendra leur nom & leur adresse. Ceux qui se feront connaître seront exclus du concours. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Droz, conseiller au parlement, secrétaire perpétuel de l'académie, avant le premier mai 1779.

Pour faciliter les recherches & les expériences des personnes qui se livrent à la partie historique & aux arts, l'académie continuera d'annoncer les sujets d'avance. On propose pour sujet du prix d'histoire en 1780, de déterminer *quel a été l'état des sciences & des lettres au comté de Bourgogne depuis le regne de Rodolphe le Fainéant jusqu'à la réunion de cette province à la couronne sous Louis XIV.* Le prix des arts de la même année 1780 sera donné au *meilleur mémoire sur la minéralogie de l'un des bailliages de la Franche-Comté, au choix des auteurs.* Ils sont invités d'indiquer exactement les lieux dans lesquels se trouvent les substances minérales ou fossiles dont ils parleront,

parleront, d'aviser aux moyens d'en tirer le parti le plus avantageux, & de joindre à leurs ouvrages des échantillons bien étiquetés de ce qui pourra mériter une attention particulière. L'académie ayant réservé le prix proposé sur ce sujet en 1777, se déterminera suivant le mérite des ouvrages qui seront présentés au concours de 1779 pour les arts, ou à donner deux prix, ou à réserver pour 1780 celui de la minéralogie, qui sera double en ce cas.



QUATRIEME PARTIE.

L E

NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

Constantinople. Il paraît que, si la Porte diffère encore de déclarer la guerre à la Russie & de commencer les hostilités, elle s'y trouve engagée par deux motifs. L'un est fondé sur la contagion qui continue d'exercer les ravages dans cette capitale & sur la flotte, au point que le grand-seigneur a ordonné que l'on fit dans toutes les mosquées des prières pour obtenir du ciel la cessation de ce fléau.

L'autre se tire de l'état actuel des affaires en Allemagne, relativement à la succession de la Bavière, qui fixe toujours plus l'attention, & il a été recommandé aux princes de Moldavie & de Valachie, placés dans un éloignement moins considérable du théâtre de la guerre, de n'épargner ni soins ni argent pour être bien informés de tout ce qui s'y passe, & d'en donner incessamment avis, afin que le divan puisse se diriger en conséquence. Quelques faits particuliers sembleraient annoncer que le parti qui opine pour rompre une bonne fois avec la cour de Pétersbourg, a repris la supériorité. On a retiré au paquebot russe & au vaisseau marchand de la même nation, la permission qui leur avait été accordée d'entrer dans la mer Noire, & l'on présume qu'on ne les laissera sortir du canal qu'après que la flotte aura mis à la voile. L'interprète de la Russie a reçu défense de paraître désormais au divan, & le ministre de la même cour s'est retiré dans une maison de campagne: ce qui au reste pourrait n'avoir eu pour but que de s'éloigner d'un lieu où regne la contagion. On ne parle plus des propositions d'accommodement que Sahib-Gueray avait faites à la Porte, & dont on prétend que le crédit du capitain-pacha a empêché l'effet. Il est certain que cet amiral a pris congé de la hauteffe avec les cérémonies.

accoutumées, qu'il a fait ensuite ses adieux au grand-vifir, & qu'il n'attend plus que les derniers ordres du sultan & un vent favorable pour appareiller. Jamais la mer Noire ne fut couverte d'un aussi grand nombre de vaisseaux. On n'en compte pas moins de quarante, parmi lesquels il s'en trouve quinze ou seize du premier rang. On travaille en toute diligence à former les équipages des deux frégates anglaises que la Porte fit acheter il y a quelque tems; l'on arme en même tems celles que l'hospodar de Moldavie & le prince de Valachie ont fait construire à leurs frais sur le Danube, d'où elles ont été conduites dans le port de cette capitale. Enfin, après bien des délais, la flotte ottomane a mis à la voile. On prétend qu'elle doit agir de concert avec une armée de 40000 hommes de troupes de terre, sous les ordres de Janickli, pacha de Natolie; que la descente étant faite dans la Crimée, le pacha d'Asie & le séraskier de Romélie se réuniront à lui pour en expulser, s'il est possible, Sahib-Gueray & les troupes russes qui le protègent. Les galères & les galiotes destinées pour cette expédition sont déjà en mer.

On apprend par des lettres de Syrie, que les chemins entre Alep & Alexandrie sont tellement infestés de brigands, que les caravannes même ne peuvent plus transporter

sûrement les marchandises de l'une de ces villes à l'autre, & que le cours du commerce est interrompu. Des guerres intestines affligent la Caramanie, & la Porte n'a pu trouver de moyens plus efficaces pour en arrêter le cours, que d'y faire lever des troupes & d'envoyer les sommes nécessaires. Les Albanois, de leur côté, continuent à commettre de grands excès dans la Morée, au point d'y faire craindre une famine.

R U S S I E.

Petersbourg. On a annoncé, il y a quelque tems, que S. M. I. après la réception de quelques dépêches du roi de la Grande-Bretagne, avait donné ordre d'équiper sa flotte & de la mettre en mer, comme si elle était résolue de faire cause commune avec l'Angleterre dans les conjonctures où se trouve cette puissance; mais il paraît que cette souveraine a changé de résolution depuis les derniers avis qui lui sont parvenus de Constantinople. La conduite que la Porte a tenue envers l'interprète russe, est une insulte qu'on regarde comme devant être suivie dans peu d'une déclaration de guerre, & l'on doute du succès des négociations secrètes des commissaires envoyés sur les frontières pour travailler à prévenir, s'il se peut, une guerre entre les deux empires. Il y a cependant toute apparence que la guerre n'aura lieu qu'au cas que les Turcs la dé-

clarent les premiers & commencent les hostilités. Les troupes russes qui campent dans le district de Buckowine , ont formé un cordon qui s'étend depuis Kaminieck jusqu'à Kunderize , pour empêcher la communication de la peste & de l'épizootie qui regnent en plusieurs endroits , & arrêter les brigandages d'un très-grand nombre de Turcs répandus dans ces contrées.

Le bruit qui avait couru d'une descente des Turcs dans la Crimée , suivie de quelque avantage pour eux , paraît se confirmer , quoique l'on ne connoisse pas les circonstances de cet événement. Le feld-marchal de Romanzow a fait partir des environs de Kiow un corps assez considérable de troupes qui est en marche le long du Borysthene , & les Russes forment de nouveaux magasins dans les postes les plus avancés du Niester , d'où ils avaient commencé à se retirer. On a vu descendre la Save à 38 bâtimens turcs remplis de soldats commandés par un capitaine de Bosnie & destinés à aller renforcer l'armée ottomane. Il paraît décidé que l'impératrice est dans le dessein de fournir des troupes auxiliaires au roi de Prusse , M. Mellissino , lieutenant-général russe , s'étant rendu à Berlin par Königsberg , pour mettre la dernière main à cette affaire.

D A N N E M A R C.

Copenhagen. Le roi a résolu de porter jusqu'à 78695 hommes les forces de terre des royaumes de Dannemarc & de Norwege, & on les complétera successivement jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce nombre. Les troupes qui avaient formé un camp près de cette capitale, sont rentrées dans leurs quartiers respectifs. Le prince Ferdinand de Brunswick & le prince de Beveren sont de retour de la Scanie, où ils ont assisté à la revue des troupes Suédoises.

S. M. a rendu deux ordonnances, l'une qui diminue les droits sur le café qui sera importé des Indes orientales & occidentales par des vaisseaux étrangers, & l'autre qui fixe ceux que l'on percevra sur le tabac qui n'aura pas été fabriqué dans les manufactures royales & qui ne pourra être débité sans une permission expresse.

S U E D E.

Stockholm. Le roi, après avoir passé par Landscron, où S. M. a fait la revue de quelques régimens qui se trouvaient dans cette forteresse, est heureusement de retour ici & s'est rendu de cette capitale au château de Drottningholm, où toute la cour est rassemblée. La reine avance heureusement dans sa grossesse.

Cette cour & celle de Dannemarc sont

convenues de modérer & de fixer invariablement les droits auxquels seront assujettis les héritages que les Suédois acquerront dans le Holstein, & les habitans de ce duché dans la Suede & ces droits ont été réduits au dixieme denier, au lieu du fixieme qu'on payait auparavant.

P O L O G N E.

Varsovie. L'ouverture de la diete a été fixée au 5 d'octobre, & les diétines antecomitiales doivent s'être tenues le 17 de ce mois, jour fixé par les universaux qui n'ont point indiqué, comme à l'ordinaire, les divers objets qui seront proposés à la délibération des députés, & cela afin de prévenir les disputes qui rendent souvent ces diétines très-orageuses. On mettra sous les yeux des représentans de la république le code de loix, auquel le grand-chancelier de la couronne a travaillé, afin qu'il reçoive la sanction nécessaire pour avoir force de loi.

Suivant un calcul que l'on dit être exact, le clergé Polonais possède à peu de choses près les deux tiers des payfans ou des terres du royaume; & la population étoit telle que si chaque village avait fourni un soldat, on en aurait formé une armée de plus de deux cents cinquante mille hommes.

Les envoyés des puissances d'Allemagne

actuellement en différend , ont souvent des conférences avec les ministres de S. M. Mais , vu le peu d'influence dont jouit la république par rapport aux affaires générales de l'Europe , ces conférences n'ont vraisemblablement pour but que de demander pour le passage de quelques corps de troupes une permission qu'elle n'oserait refuser.

M. de Boscamp est heureusement de retour dans cette capitale , & a eu plusieurs conférences avec S. M.

On a fait lecture dans le conseil permanent , du manifeste de la cour de Berlin relativement au partage de la Bavière , & le ministre de Saxe y a exposé de même les motifs qui ont engagé l'électeur à contracter pour le même sujet une étroite alliance avec le roi de Prusse. Plusieurs régimens Russes se sont approchés des frontières de ce royaume sous la conduite du lieutenant-général Igelftrom , & l'on apprend qu'il va se former dans les environs de Cracovie un camp pour y rassembler 40000 hommes des troupes de cette nation.

A L L E M A G N E.

Vienne. S. M. I. a résolu d'établir un ordre du mérite pour les bas-officiers & même les soldats qui se feront distingués par quelque action de valeur. Les premiers auront

de plus une augmentation de quatre florins par mois sur leurs appointemens. Ce monarque, pour prévenir les effets que pourrait produire dans les circonstances présentes le mécontentement des payfans de Bohême, dont les papiers publics ont parlé dans le tems, les a exemptés des corvées auxquelles ils étaient tenus envers les terres du domaine impérial.

Le résident de la Saxe n'a point encore quitté cette capitale ; on croit même qu'il y prolongera son séjour, en prenant le titre de ministre du directoire du corps évangélique.

M. Guillaume Lée est parti de cette ville, après avoir vu tous les ministres & les principales personnes de la cour, sans avoir eu cependant aucun caractère public.

Quant aux opérations des deux armées en Bohême, on fait qu'elles sont toujours en présence, & que tout s'est réduit jusqu'ici à quelques escarmouches dont on a publié des relations souvent contradictoires, chaque parti s'en étant attribué l'avantage, suivant la coutume ; mais elles n'ont point eu de suites importantes.

Berlin. Les bornes de cette partie de notre journal ne nous permettant pas d'y insérer en entier l'exposé des motifs qui ont engagé le roi de Prusse à s'opposer au dé-

membrement de la Baviere , tel qu'on se trouve dans plusieurs papiers publics , nous devons nous borner à présenter à nos lecteurs le précis de cette importante piece , qui ne peut que jeter un plein jour sur la grande affaire qui en fait l'objet.

Cet exposé est divisé en deux parties principales. La premiere contient un récit exact & détaillé de tout qui s'est passé entre les deux cours depuis la mort de l'électeur de Baviere jusqu'à présent , au sujet de sa succession , des négociations entamées pour parvenir à un arrangement amiable , des représentations faites par la cour de Berlin à celle de Vienne qui a constamment refusé d'y entendre , des doutes proposées tant sur l'investiture accordée par l'empereur Sigismond , de laquelle on a souvent parlé , que sur la légitimité de la convention faite entre l'empereur & l'électeur Palatin , tendant à un partage de la Baviere , & enfin de l'inutilité de toutes ses tentatives pendant plus de cinq mois : d'où est résultée pour S. M. le roi de Prusse , en sa qualité de prince d'empire ; la nécessité de s'opposer aux effets de cette même convention qui tendait manifestement à enfreindre les loix & les constitutions germaniques. D'où l'on est fondé à conclure 1°. que le roi ne s'est déterminé à intervenir dans l'affaire de la suc-

cession de la Baviere, que par la conviction entiere dans laquelle est S. M. que l'occupation faite par S. M. I. de la moitié de cet électorat est une entreprise contraire à toute justice, aux droits de l'héritier naturel, & à l'équilibre de l'empire. 2°. Que le roi n'en est venu à prendre d'autres mesures qu'après avoir épuisé sans succès toutes les voies d'accommodement. 3°. Que la cour de Vienne, ayant exigé pour préliminaires, que le roi de Prusse reconnût simplement la possession autrichienne & ne se mêlât point des affaires de la maison Palatine, ni de celles de la maison de Saxe, S. M. n'aurait pu accepter de telles propositions sans déroger absolument à son honneur, à ses engagements & à ses intérêts. 4°. Enfin, que c'est donc la cour de Vienne qui a rompu la premiere la négociation, en proposant des ouvertures inacceptables, & qu'ainsi c'est à elle seule que l'on doit attribuer les suites d'une telle rupture.

La seconde partie de cet exposé est destinée à discuter la question de droit, & l'on s'attache à établir 1°. que la succession au fief de Baviere appartient uniquement ou principalement à la maison Palatine, comme descendant avec celle de Baviere d'un pere commun, Otton I, comte Palatin de Wittelsbach, qui en fit l'acquisition. 2°. Que

conformément à l'usage & aux pactes qui existent, tous les biens allodiaux, dont la maison d'Autriche réclame une partie, doivent revenir à l'électrice douairière de Saxe, comme sœur unique du défunt électeur. Qu'ainsi quiconque aurait des prétentions à former sur quelques parties de cette succession, devrait les faire valoir par les voies légales ordinaires. 3°. Que les titres sur lesquels la cour de Vienne se fonde aujourd'hui paraissent insuffisans, puisqu'ils tendraient à convertir en fiefs féminins tous les fiefs masculins ; ce qui mériterait l'attention de tout l'empire & que même les actes qu'elle produit, donneraient à la maison de Brandebourg plus de droit qu'à celle d'Autriche sur les terres dont il est question. 4°. Que la convention du 3 janvier ne peut en donner aucun à S. M. l'impératrice-reine, puisque l'électeur n'y fait autre chose que de supposer & reconnaître des prétentions qu'il a cru fondées, & qui ne le sont point. Qu'il paraît assez clairement que cette convention a été obtenue par menace & par surprise, puisque la cour de Vienne déclare dans sa circulaire publiée au sujet de sa prise de possession, *qu'ayant fait marcher des troupes, il s'en était suivi peu après un arrangement amical* ; l'électeur Palatin ayant déclaré de son côté, *qu'il avait été*

obligé de faire ce sacrifice pour l'amour de la paix. 5°. Qu'indépendamment de ces motifs, cette convention serait nulle de droit, comme ayant été passée sans le consentement & même contre les protestations des co-héritiers féodaux & allodiaux, & dérogeant manifestement aux loix fondamentales de la maison Palatine. 6°. Que cette même convention, si avantageuse à la cour de Vienne, n'a pas été observée de sa part, puisqu'elle l'étend toujours plus, s'est emparée de 21 bailliages au-delà de la portion cédée, & ne veut pas les rendre, malgré les remontrances du ministère Bava-rois, &c. Cet exposé est terminé par une réfutation exacte des moyens allégués par la cour de Vienne pour justifier sa conduite dans cette occasion. On prouve la nécessité de commencer par évacuer la portion de la Baviere dont elle s'est emparée, pour pouvoir ensuite porter devant les tribunaux compétens les droits de tous ceux qui prétendent en avoir. On rappelle à S. M. L. que, par l'un des articles de la capitulation, elle a promis *de ne décider aucune affaire importante concernant l'empire, sans prendre l'avis des électeurs, & même, selon les cas, de tous les autres princes & états, &c.* Or telle est incontestablement celle qui se présente aujourd'hui. Quant à

l'objection tant de fois répétée par la cour de Vienne, que le roi de Prusse n'est qu'un tiers nullement intéressé dans la succession de la Bavière, S. M. la réfute aisément, en faisant voir qu'elle est en droit, & même obligée de se montrer & d'agir comme contractant & garant de la paix de Westphalie, comme ami & allié des autres prétendants à cette succession, & enfin comme ayant le plus grand intérêt à la conservation du système de l'empire, qu'un tel démembrement, contraire aux loix pour le fond & la forme, renverserait entièrement, &c.

Tels sont les principaux objets que rassemble cet *expose*. On y a joint deux pièces annexes qui ne peuvent qu'être du plus grand poids. L'une est la copie des lettres patentes accordées en 1426 par l'empereur Sigismond aux quatre ducs de Bavière, pour les remettre en possession de la partie inférieure de l'électorat. L'autre, plus décisive encore, est une copie d'un acte d'Albert, duc d'Autriche, daté du jour de S. André 1429, par lequel ce prince, tant en son nom qu'en celui des ducs Frédéric & Albert d'Autriche ses cousins, & par accord fait avec les comtes Palatins du Rhin & ducs de Bavière, au moyen d'une somme d'argent à lui payée par ces derniers, renonce à toutes prétentions sur la basse Bavière;

déclarant ne vouloir plus en former, ni par son droit particulier, ni du chef de l'investiture que lui en avait donnée l'empereur Sigismond son pere ; cette renonciation devant valoir pour lui & pour tous ses successeurs & héritiers au duché d'Autriche, &c.

Les avis que l'on reçoit de la Bohême portent que les deux grandes armées, commandées par les monarques en personne, sont toujours en présence l'une de l'autre & retranchées chacune dans son camp, sans qu'il se soit rien passé entre elles, sinon des escarmouches de peu d'importance ; mais les premiers mouvemens de celle du prince Henri de Prusse ont eu un succès plus marqué. Elle avait d'abord pénétré directement dans la Bohême & s'était repliée ensuite ; mais étant entrée dans ce royaume par un autre endroit où l'ennemi ne l'attendait pas, son avant-garde s'est emparée de Gabel & y a fait prisonniers de guerre quatre bataillons Autrichiens qui se sont trouvés coupés du reste de leur armée. On s'est emparé aussi de plusieurs pieces de canon & de quelques drapeaux, sans avoir essuyé qu'une perte très-peu considérable. L'armée de ce prince est aujourd'hui postée de manière à pouvoir se réunir, s'il le faut, à celle du roi, & ne se trouve qu'à très-peu de distance de celle du général Laudon, qui a été considérablement renforcée.

Cependant, & lorsqu'on s'attendait à recevoir la nouvelle de quelque action plus décisive, on est informé que les négociations entre les deux cours de Vienne & de Berlin ont été renouées ; que le roi de Prusse a mandé auprès de lui le comte de Finckenstein & le baron de Hertzberg, ses principaux ministres, que la ville de Glatz est le lieu où les nouvelles conférences doivent se tenir, & que S. M. I. a nommé M. de Thugut pour y assister de sa part. On prétend même qu'il s'y trouvera un envoyé de celle de l'impératrice de Russie. Mais malgré ces mesures pacifiques, les hostilités continuent, & suivant les apparences, elles ne seront suspendues qu'après que certains articles préliminaires auront été signés.

Ratisbonne. Le ministre de la cour de Vienne auprès de la diète, a eu ordre de déclarer à ceux des autres états de l'empire, que S. M. I. regarde comme une pièce supposée & controuvée la prétendue renonciation d'Albert duc d'Autriche, dont on vient de parler, ou qu'au moins il n'en existe pas de copie à Vienne ; ce qu'on établira avec évidence. Il a observé de plus, que la production de cette pièce est un aveu des droits de ce prince sur la basse Bavière ; il a enfin notifié à la diète, que l'impératrice-reine serait obligée de traiter comme ennemis

ennemis tous ceux de ses co-états qui se joindraient au roi de Prusse dans les conjonctures présentes, & qu'il lui était enjoint de ne plus avoir communication avec les ministres de Brandebourg & de Saxe. D'un autre côté, la cour de Berlin, en faisant remettre l'*exposé* de ses motifs à la diète, invite tous les états de l'empire à s'occuper de cette importante affaire, à insister auprès de l'impératrice-reine pour que la succession de la Bavière soit remise dans son premier état & discutée selon les loix, & en cas de refus, à se joindre au roi de Prusse afin de faire cause commune, &c. Cette dernière démarche paraît avoir fait sensation. Quelques princes souverains, d'Allemagne commencent à s'intéresser dans cette grande querelle, & à prendre des mesures pour augmenter leurs troupes. On prétend savoir que si les ministres du roi de Prusse ne réussissent pas à terminer les difficultés actuelles, ils se rendront auprès de la diète, pour contracter d'étroites alliances avec divers états de l'empire.

I T A L I E.

Rome. Plusieurs prélats sont partis pour aller porter la barette aux cardinaux étrangers, dernièrement élus. L'abbé Onesti, neveu de S. S. sera chargé de cette commission auprès de la cour de Versailles, &

remettra en même tems les langes bénis à la reine de France. La cérémonie de la présentation de la haquenée, au nom de S. M. Sicilienne, s'est faite avec la pompe ordinaire.

Naples. Le roi vient de publier un édit qui enjoint à tous les ordres religieux du royaume de donner une déclaration exacte de tous les biens de leurs maisons respectives, sur laquelle le gouvernement se réglera pour prendre quelques nouveaux arrangements. Un ordre de même nature a été donné par rapport à la Sicile, & l'on exige même que chaque religieux donne son nom par écrit. Il est aussi beaucoup question de réprimer la juridiction secrète & quelquefois cruelle qui s'exerce au fond des cloîtres, & d'interdire les châtimens & les supplices qui ne pourront avoir lieu que par le ministère de l'autorité civile ; enfin, de restreindre le pouvoir illimité des supérieurs des ordres mendiants, pour admettre à la vèture tous les sujets qui se présentent. S. M. a ordonné d'ériger dans cette capitale une *Bourse*, où, à l'imitation de ce qui a lieu dans les principales villes commerçantes de l'Europe, les négocians puissent s'assembler régulièrement, pour délibérer sur leurs affaires & fixer les changes avec l'étranger.

Venise. Le consul de la république qui

réside à Patras dans la Morée , a pris sous sa protection tous les marchands étrangers qui sont dans ce port, parce qu'un corps d'Albanois armés y est entré & a mis à mort le pacha Mustapha. Le grand-visir a fait, dit-on , insinuer au bayle de Venise à Constantinople, que sa hauteesse desireroit que la république se chargeât de réprimer & de punir ces brigands.

E S P A G N E.

Madrid. Parmi les affaires importantes dont le ministère est actuellement occupé, se trouve l'examen d'un projet de traité d'amitié & de commerce que le roi de Maroc a fait proposer à la cour ; desirant de contracter alliance avec elle , comme il vient de le faire avec quelques autres puissances de l'Europe.

Les mesures que l'on prend pour mettre la marine espagnole sur un pied respectable , se continuent assidûment. L'entrepreneur général des vivres à Cadix a reçu ordre de faire préparer du biscuit pour six mois , pour le service de trente vaisseaux de ligne.

Une frégate arrivée à Monte-Video au mois de février passé, a remis à D. Cevallos , chef de l'expédition contre les Portugais , l'ordre de repasser en Espagne. En conséquence l'armée s'est embarquée & ne tardera pas d'arriver, puisque l'on a déjà vu

de Cadix un des vaisseaux de la flotte commandée par le marquis de Casa-Tilli, qui la ramène dans ce port. Lorsqu'elle se fera réunie avec celle qui se trouve aujourd'hui rassemblée, l'Espagne aura une marine composée de 40 vaisseaux de ligne & de 20 frégates, avec un grand nombre de bâtimens de transport. On arme actuellement le vaisseau la *Sainte-Trinité*, de 112 canons, qui joindra la flotte, & sera monté par le commandant.

F R A N C E.

Paris. Il s'est donné le 27 juillet dernier dans la Manche un combat naval entre la flotte française, commandée par le comte d'Orvilliers & la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Keppel. Le combat a duré pendant trois heures avec un feu très-vif de part & d'autre, mais qui n'a été cependant qu'une canonade sans que la mousqueterie y ait eu part. Il y a eu plusieurs vaisseaux maltraités & un assez grand nombre de morts & de blessés de part & d'autre. Il paraît que les Anglais avaient dessein de couper l'arrière-garde où était le vaisseau le *S. Esprit*, monté par M. le duc de Chartres, qui a été attaqué tout à la fois par plusieurs vaisseaux ennemis, mais secouru & dégagé à tems, sur-tout par le *Sphinx*, dont le commandant s'est jeté entre les deux feux.

L'armée française a toujours présenté le combat à l'ennemi jusqu'à la nuit ; mais l'amiral anglais a fait sa retraite pendant l'obscurité & éteint ses feux , tandis que la flotte française portait tous les siens. Il est rentré dans le port de Plymouth, & les Français dans celui de Brest , pour mettre à terre les blessés & se réparer. On peut dire que le champ de bataille est resté à ces derniers , & il faut encore observer que par divers accidens, M. d'Orvilliers avait six vaisseaux de moins lorsqu'il a combattu. On travaille en diligence à mettre la flotte en état de sortir de nouveau du port. M. le duc de Chartres , après être débarqué , est arrivé à Versailles & a rendu compte au roi de cette action. Ce prince a passé ensuite quelques jours dans la capitale , & est retourné à Brest. pour y porter de nouvelles instructions & reprendre le commandement de son escadre. Celle que l'on armait à Toulon , a mis à la voile vers la fin du mois dernier sous les ordres du chevalier de Fabry. Elle est composée de 4 vaisseaux de guerre , 4 frégates & 2 chébecs , & l'on croit qu'elle ne quittera point la Méditerranée. On travaille déjà dans le même port à l'équipement d'une troisième escadre. La frégate l'*Iphigénie* s'est emparée sans beaucoup de résistance de la frégate anglaise la *Lively* , que le commandant

de la marine a reçu ordre d'armer. Les premiers armateurs français qui se sont mis en mer, ont pris & conduit dans les ports du royaume plusieurs vaisseaux marchands anglais. Le roi a établi un conseil pour les prises qui se feront dans la suite, & réglé la manière dont on devra procéder à leur égard.

Il n'y aura point cette année de camps le long des côtes, comme on l'avait annoncé, S. M. ayant préféré d'appliquer à l'augmentation de sa marine, les sommes que leur établissement aurait coûté.

Les corsaires de Jersey & de Guernesey continuent d'exercer leurs pirateries au détriment du commerce. On présume que ce ne fera pas toujours impunément qu'ils en useront de la sorte envers la France; ces deux isles faisaient autrefois partie de la province de Normandie.

On prétend que la cour a reçu des nouvelles agréables de la flotte commandée par le comte d'Estaing; mais elles n'ont pas encore été rendues publiques. On croit pouvoir assurer cependant, qu'elle est arrivée heureusement à sa destination.

Le parlement vient d'enregistrer une déclaration par laquelle S. M. renonce au droit d'aubaine en faveur des treize états-unis de l'Amérique.

Le maréchal de Broglie & les autres officiers généraux ont reçu ordre de se rendre incessamment à Brest.

Deux frégates doublées en cuivre, s'équipent actuellement à S. Malo. Elles sont destinées pour les grandes Indes.

Un établissement très-intéressant qui vient de se former par arrêt du conseil d'état du roi, est celui d'une administration provinciale pour la généralité du Berry. Le corps chargé de ce soin & qui devra s'assembler tous les deux ans à Bourges dans le palais archiépiscopal, sera composé d'un certain nombre de membres pris dans les trois ordres; S. M. lui confiera pour le tems qu'il lui plaira, le soin de répartir les impositions, d'en faire la levée, de pourvoir aux grands chemins & autres objets relatifs au bien public, & il ne fera versé dans le trésor royal que la même somme qu'y entre actuellement, &c.

Le parlement de Rouen a protesté contre l'enregistrement fait d'autorité par le maréchal d'Harcourt, gouverneur de la province, des lettres patentes du roi, concernant la perception des vingtièmes; cette opération s'étant faite, à ce qu'il affirme, sans délibération préalable & d'une manière contraire aux loix & aux formes sagement établies.

Le roi a déclaré la grossesse de la reine,

& S. M. en a reçu les complimens de toute la cour.

On a vu dans notre journal du mois dernier la lettre du prieur de Scellieres, en réponse à celle que lui avait écrite l'évêque de Troyes, au sujet de l'inhumation de M. de Voltaire; & nous croyons devoir placer ici les pieces sur lesquelles cet ecclésiastique fondait sa justification.

Déclaration de M. de Voltaire.

« Je soussigné déclare, qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & n'ayant pu me traîner à l'église, & M. le curé de S. Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gautier, prêtre, je me suis confessé à lui; & que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né; espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera me pardonner toutes mes fautes, & que si j'avais jamais scandalisé l'église, j'en demande pardon à Dieu & à elle. *Signé DE VOLTAIRE*, le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignot mon neveu, & de M. le marquis de Villevieille, mon ami. »

Déclaration de M. l'abbé Gautier.

« Je soussigné certifie à qui il appartient.

dra, que je suis venu à la réquisition de M. de Voltaire, & que je l'ai trouvé hors d'état de l'entendre en confession. Fait à Paris le 30 mai 1778. *Signé*, GAUTIER, prêtre. „

Permission accordée par M. le curé de Saint Sulpice.

“ Je consens que le corps de M. de Voltaire soit emporté sans cérémonie; & je me départs à cet égard de tous les droits curiaux. A Paris, le 30 mai 1778. *Signé* F. DE TERSAC, curé de S. Sulpice. „

Nous ajouterons que ce prieur n'a pas perdu son bénéfice, comme divers papiers publics l'avaient annoncé.

A N G L E T E R R E.

Londres. L'amiral Keppel avait à peine mis à la voile avec la flotte qu'il commande, qu'ayant rencontré dans la Manche, & l'une après l'autre, deux frégates françaises, la *Licorne* & la *Pallas*, qui étaient en croisière, il leur a fait donner la chasse par plusieurs de ses vaisseaux, les a contraintes de céder à la force, & les a fait conduire à Plymouth. Ce procédé n'aura pas obtenu l'approbation du ministère, s'il est vrai qu'il lui eût été expressément recommandé d'éviter tout ce qui pourrait être envisagé comme une agression par rapport à la France.

Un fait qui paraît assez extraordinaire, c'est que le gouvernement retienne encore ces

deux frégates, tandis qu'il a fait remettre en liberté deux vaisseaux marchands français, dont un armateur anglais s'était emparé dans le même tems.

On a rendu publique, par le moyen de la gazette de la cour, une lettre de l'amiral Keppel, dans laquelle il rend compte du combat naval du 27 juillet. Il prétend que les vaisseaux français ont fait feu les premiers; qu'après avoir réussi à désenrayer plusieurs de ceux de sa flotte, ils s'étaient rangés en ordre de bataille vers la fin du jour, sous le vent de la flotte anglaise; qu'il s'attendait à un nouveau combat le lendemain; mais que la flotte française avait été tellement battue, qu'elle s'était retirée pendant la nuit; au moyen de quoi il ne lui restait pas même à délibérer sur le parti convenable à prendre, &c. Cette relation n'a pas produit beaucoup d'effet sur une nation qui ne s'attendait pas à moins qu'à une victoire complète. Quoi qu'il en soit, la flotte est rentrée dans les ports de l'Angleterre, & l'on travaille à réparer les dommages qu'elle a essuyés. Quant aux morts & aux blessés, on observe que le nombre en est plus considérable que celui qu'a coûté à l'Angleterre aucune des batailles navales livrées pendant la dernière guerre.

La flotte de la Jamaïque, composée de

quatre-vingt-dix navires, est heureusement arrivée, de même que les vaisseaux de la compagnie des Indes, sur le fort desquels on n'était pas sans inquiétude. Il en est résulté une augmentation considérable de matelots, qui, malgré les réclamations du commerce, ont été répartis sur les vaisseaux du roi. Comme ils n'en sont cependant point encore suffisamment pourvus, on a fait une proclamation dans le duché de Breme, pour inviter ceux qui naviguent sur l'Elbe, à prendre parti dans le service Britannique, & la presse se continue dans cette capitale. On assure aussi que les chantiers du roi manquent de mâts, de voiles & de cordages, & que l'on va rechercher quel a été l'emploi des sommes prodigieuses accordées depuis plusieurs années pour cette espèce d'approvisionnement.

Le marquis d'Almodavar, ambassadeur d'Espagne, a eu sa première audience de S. M. & conféré souvent avec les ministres. Son séjour fera vraisemblablement plus long qu'il ne l'avait supposé d'abord, puisqu'il a fait venir en cette ville la marquise son épouse, & la plus grande partie de sa maison, qui était restée à Paris.

Le parlement, qui devait reprendre ses séances le 14 du mois de juillet dernier, a été prorogé au premier de septembre; &

l'on présume qu'il pourra l'être encore ultérieurement. Mais celui d'Irlande continue toujours de s'assembler.

On parle d'équiper une nouvelle escadre, qui sera commandée par le duc de Cumberland. Le roi de Prusse ayant fait proposer au duc de Gloucester de prendre quelque commandement dans son armée, le prince en a demandé la permission au roi son frere, qui la lui a accordée.

Dès que la cour a été informée que l'on avait permis aux Français d'armer en course contre les vaisseaux anglais, elle a donné les mêmes permissions à ses sujets, disant que c'est pour user de représailles.

On a reçu des nouvelles très-affligeantes concernant l'escadre commandée par l'amiral Byron. Elle a essuyé, à la hauteur de Terre-neuve, une tempête affreuse, qui a dispersé & endommagé plusieurs des vaisseaux dont elle est composée.

ETATS-UNIS DE L'AMERIQUE.

York-Town. Le congrès a reçu une lettre des nouveaux commissaires Britanniques, datée de Philadelphie, du 9 juin, adressée au président & aux membres qui le composent, & qui leur a été remise par le secrétaire de la commission anglaise. Après avoir annoncé qu'ils étaient revêtus de pouvoirs plus amples qu'aucun de ceux dont on trouve

l'exemple dans les annales britanniques , ces commissaires déclarent qu'ils sont prêts de consentir à une cessation d'hostilités , tant sur terre que sur mer , à rétablir la communication libre , à faire jouir le commerce de toute la liberté que les intérêts respectifs peuvent demander , à convenir qu'aucune force militaire ne sera entretenue dans l'Amérique septentrionale , que par le consentement du congrès général , ou des assemblées particulières , à concourir à ce qui est nécessaire pour acquitter les dettes de l'Amérique , à perpétuer l'union réciproque par une députation mutuelle d'un ou de plusieurs agens de la part des états , avec privilege de séance & de voix dans le parlement de la Grande - Bretagne , à établir enfin le pouvoir des législatures respectives dans chaque état , de régler son revenu & son établissement civil & militaire , & d'exercer une liberté parfaite de législation & de gouvernement intérieur , &c. Auxquelles propositions ces commissaires ajoutent , qu'ils n'ont pu s'empêcher de prendre connaissance de l'interposition perfide d'une puissance qui jusqu'ici n'a jamais nourri dans son sein que des sentimens contraires au bien de l'Angleterre & de ses colonies , &c. & ils finissent par demander au congrès une entrevue dans le lieu qu'il voudra choisir ,

Cette lettre ayant été lue & examinée, le président a été chargé d'y faire la réponse suivante :

“ J'ai reçu la lettre de vos excellences avec les incluses, & je les ai mises sous les yeux du congrès. Aucun autre motif que le plus sincère desir d'arrêter l'effusion du sang humain n'a pu nous porter à lire un papier contenant des expressions aussi offensantes envers S. M. T. C. le puissant & bon allié de ces états, ainsi qu'à entendre des propositions aussi attentatoires à l'honneur d'une nation indépendante.

Les actes du parlement Britannique, la commission de votre souverain & votre lettre, supposent les peuples de ces états sous la domination de la couronne de la Grande-Bretagne, & sont fondés sur une idée de dépendance qui est absolument inadmissible ”

“ J'ai ordre en outre d'informer V V. E E. que le congrès est porté à la paix, malgré l'injustice des prétentions qui ont donné naissance à cette guerre, & la manière barbare dont elle a été conduite. En conséquence le congrès est tout prêt à entrer en pour-parler pour un traité de paix & de commerce qui se concilie avec les traités déjà subsistans, lorsque le roi de la Grande-Bretagne se montrera dans des dispositions

sinceres à cet effet. L'unique preuve solide qu'il puisse donner de ces dispositions, consiste dans une reconnaissance explicite de l'indépendance de ces états, ou dans le rappel de ses armées de terre & de mer. J'ai l'honneur d'être, &c. „

Signé, par ordre du congrès, d'une voix unanime, HENRI LAWRENCE, président.

L'armée du général Clinton est partie précipitamment de Philadelphie, & le général Arnold a pris possession de cette ville, où l'on a trouvé une grande quantité de provisions de toute espece, à l'exception des munitions de guerre qui ont été détruites.

S U I S S E.

Frybourg. Dans le bailliage de Grandson, qui appartient aux cantons de Berne & de Frybourg conjointement, on a découvert un très-beau pavé à la mosaïque, qui consiste en près d'un million de petits cubes de diverses couleurs, très-bien conservés. Il représente Orphée tenant en main sa lyre, & un grand nombre d'animaux symétriquement rangés autour de lui. On a trouvé en même tems plusieurs médailles antiques, & d'autres monumens, qui prouvent que cet ouvrage a été fait par les Romains, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. *Histoire de l'Amérique, par Robertson,*
page 3

II. *Observations sur la constitution militaire
& politique des armées de S. M. Prus-
sienne, avec quelques anecdotes de la vie
privée de ce monarque.* 20

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

I. *Histoire du regne de Philipe II, roi d'Es-
pagne, &c.* 35

II. *Prix proposés par l'académie royale des
sciences & belles-lettres de Prusse, pour
l'année 1780.* 40

III. *Correspondance d'un jeune militaire, ou
Mémoires du marquis de Luzigni, &c.* 46

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. *Mémoire sur les derniers troubles de
Mahé.* 49

II. *Lettres de Sophie, ou voyage de Mem-
mel jusqu'en Saxe.* 61

III. *Le Loto, poème.* 79

IV. *Prix de l'académie des sciences, belles-
lettres & arts de Besançon.* 95

V. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

97



